



HAL
open science

Concilier foi catholique et féminisme ? Étude d'une négociation identitaire

Marie Grangier

► **To cite this version:**

Marie Grangier. Concilier foi catholique et féminisme ? Étude d'une négociation identitaire. Etudes sur le genre. 2021. dumas-03704657

HAL Id: dumas-03704657

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03704657v1>

Submitted on 25 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Concilier foi catholique et féminisme ?

Etude d'une négociation identitaire

Marie Grangier

Sous la direction de Corinne Rostaing

Master EGALES

Faculté d'Anthropologie, Sociologie et Science politique

Année universitaire 2020-2021

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier ma tutrice Corinne Rostaing, pour votre patience, et votre accompagnement. Merci d'avoir bien voulu encadrer ce sujet.

Je remercie aussi mes parents, de m'avoir toujours encouragée dans mes entreprises, bien que souvent dépassées par les motivations qui m'animent. Merci pour tous vos petits messages, vos attentions.

Merci à mes amies incroyables, à ma clique de *la Moula des chics types* sans qui ces années de Master n'auraient pas été si marquantes, je vous dois tellement. Merci à mes patientes relectrices, Amélie, Mélina, Alexia, Léana et Justine. Merci à ma si chouette coloc et amie Marie, pour tes conseils, tes commentaires avisés, et tes encouragements devant mon doc en chantier.

Merci à mon inséparable Maë-Lee, pour ton oreille attentive tout au long des interminables minutes d'audios, les messages immenses pleins de stress, merci pour tes blagues, tes vidéos. Merci pour toutes ces discussions qu'on a eues ensemble, surtout depuis trois ans, merci d'être toujours à mes côtés depuis tant d'années.

Et puis merci à toi Adrien, ton amour, ta tendresse, et ton soutien imparable sur ces derniers mois m'ont tant aidée, je suis reconnaissante de t'avoir dans ma vie. Merci de me transmettre ta sérénité et de croire en moi.

Enfin, je tiens à remercier grandement les femmes qui ont accepté de participer à cette étude, et qui m'ont fait confiance, pour retranscrire leurs « bouts de vie ».

Avant-propos

Protocole d'écriture non discriminante

Dans une perspective de sortir de l'invisibilisation le féminin, ainsi de ce qui ne s'inscrit pas dans la binarité féminin/masculin, je choisis d'appliquer des règles non discriminantes pour l'écriture de ce mémoire. En effet, la langue est le reflet de notre façon de penser, mais elle est bien plus que ça, comme l'explique la linguiste Marina Yaguello :

« La langue est un « miroir culturel, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci » (Yaguello, 1987 : 8).

Ainsi, dans la langue française, il existe des règles qui sont déterminées, et qui déterminent la supériorité des hommes sur les femmes. Je n'appliquerai donc pas les règles suivantes : « *le masculin l'emporte sur le féminin* », et « *le masculin vaut le neutre* ». En conséquence, je ne masculiniserai ni les pronoms, ni les adjectifs, ou encore les noms communs, en utilisant le plus possible de termes épiciques, qui ne varient pas en fonction du féminin ou du masculin. J'accompagnerai ces termes avec l'utilisation d'un point médian (en utilisant le point de mon clavier d'ordinateur) afin de représenter les deux versions du mot, comme avec cet exemple : « un.e croyant.e ». J'utiliserai également des pronoms neutres, ou qui combinent le féminin et le masculin, ainsi « iel » sera employé pour signifier « il et elle », et « elleux » pour « elles et eux ». J'utiliserai également tous.tes pour désigner un ensemble représentant du féminin, du masculin, et/ou du neutre. Toutefois, je n'appliquerai pas ces règles pour les propos des enquêtées, afin de ne pas altérer le sens de leurs dires.

Table des matières

Remerciements	2
Protocole d'écriture non discriminante	3
Partie I : Construction de l'objet d'étude	11
I. Etat de l'art	11
II. Problématisation et hypothèses	14
III. Présentation de la procédure d'enquête	16
1. Recueil des données	16
a) Le choix de l'entretien semi-directif	16
b) Construction du guide d'entretien	17
c) Choix des valeurs féministes auxquelles l'Eglise s'oppose	19
2. Terrain d'enquête et population	20
a) Profil des participantes	20
b) Processus de recrutement	25
IV. Présentation de la méthode d'analyse	26
V. Retour réflexif	27
1. Positionnement et travail féministe	27
a) Analyse de mon positionnement	27
b) Faire un travail féministe	30
Partie II : Analyse des résultats	33
I. Typologie des rapports au féminisme et au catholicisme	33
1. Rapports au féminisme	33
a) La prise de conscience féministe	33
Portrait d'Alexia	35
Portrait de Mégane	37
b) Typologie des rapports au féminisme	39
Portrait de Pauline	42

Portrait de Jeanne	44
Portrait d'Anaïs	47
2. Rapports au catholicisme	47
a) La transmission de la foi	47
Portrait d'Esther	49
b) Typologie des rapports au catholicisme.....	50
Portrait d'Eléonore	54
3. Croisement des typologies	54
II. Deux univers incompatibles ?	56
1. La place de la notion de genre.....	56
2. Différents moyens de conciliation.....	61
a) La dualité impensée	61
b) Se résigner et réinterpréter	63
c) Être féministe et catholique.....	66
d) Être catholique et féministe.....	67
3. Croisement des stratégies adoptées avec la conception de la notion de genre.....	68
III. S'affranchir du sentiment de solitude.....	71
1. Du rejet des groupes de référence... ..	71
a) La féministe parmi les catholiques	71
b) La catholique parmi les féministes	75
2. ... à la création de nouveaux « <i>espaces pour la cause des femmes</i> »	79
ANNEXE	93
Annexe 1 : Guide d'entretien	93

Les féministes des années 60 tournent leurs slogans et revendications autour de tout ce qui peut nuire à la libération des femmes, et n'épargnent pas le poids que peut avoir la religion dans le maintien d'une société patriarcale oppressive. Selon elles, la libération des femmes passe par la rupture avec la religion. En France, la religion majoritaire est alors le catholicisme, imprégnée en profondeur dans la culture, les mœurs, etc. du fait de sa longue institution dans le pays.

Ainsi, il existe depuis des années un conflit entre les religions institutionnelles et les féministes. Par exemple, les Femens, comme figures majoritaires de radicalisation sont diabolisées par les catholiques. Cette image négative est conservée aujourd'hui. Nombreuses sont les interviewées de mon enquête qui ont cette crainte d'être assimilées à leur mouvement lorsqu'elles se disent féministes, ou en faveur de l'égalité entre les femmes (et/ou toutes autres minorités) et les hommes.

Les femmes essaient depuis longtemps de donner de la voix, même au sein des religions : « *de telles entreprises religieuses sont aussi anciennes que les mouvements féministes* », cependant, la parole ne leur était pas réservée, comme l'explique Florence Rochefort :

« La religion n'a pas été d'emblée un sujet de discussion évident pour les mouvements féministes. Au contraire, le thème a été écarté du débat, comme les questions politiques, pour préserver une neutralité qui semblait la condition d'une solidarité entre les femmes. Le double engagement ou les convictions personnelles n'étaient pas forcément condamnées en soi mais devaient s'exprimer le moins possible dans l'espace commun de la lutte. » (Rochefort, 2004, p. 394)

En parallèle de la montée des revendications féministes au sein des religions (et ce, daté de bien avant les années 70), nous pouvons noter également la sécularisation grandissante de la société française, ainsi qu'en Occident en général. De Gasquet le présente comme suit :

« Nos sociétés occidentales modernes sécularisées ont largement banni le religieux de l'espace public politique pour le réguler dans la sphère privée et en faire une "affaire de femmes" : un processus historique qui a également conduit à associer le religieux et à l'irrationalité des émotions et à le déprécier en l'opposant à la rationalité masculine. » (de Gasquet, 2019 : 17).

Martine Gross rappelle également que le catholicisme est ancré dans les mœurs en France et dans la culture. Mais comme la France s'avance clairement sur le chemin de la sécularisation et de la laïcité, après la Révolution Française, elle entame à partir de là une séparation stricte entre l'Eglise et l'Etat, actée une bonne fois pour toute en 1905¹.

¹ Gross, M. (2008). Être chrétien et homosexuel en France. *Sociétés contemporaines*, (3), 67-93.

Par conséquent, les personnes qui se disent catholiques prennent leur distance avec l'institution et ne vont chercher dans la religion que des « choses qui leur font du bien », c'est ce qu'explique Martine Gross :

« Ceux qui se déclarent catholiques ont pris leur distance avec l'institution, particulièrement lorsqu'il s'agit de questions liées aux mœurs, à la morale, à la discipline. La vie religieuse recherchée, si l'on considère nécessaire d'en avoir une, est celle qui « fait du bien », qui apporte un plus à la réalisation des potentialités personnelles de chacun rencontrant en cela les impératifs modernes de l'accomplissement et de l'épanouissement personnel (Hervieu-Léger, 2003). » (Martine Gross, 2008).

Cette prise de distance avec la religion institutionnelle générale dans la société est un levier facilitant la prise de paroles des féministes qui critiquent l'institution, tout en étant concernées, et gardant leur lien avec la foi et/ou l'Église catholique.

Un autre élément qui facilite la prise de conscience et de parole est le pluralisme religieux qui se développe, ainsi que l'apparition de courants plus progressifs, modernes au sein de chaque branche chrétiennes (de Gasquet, 2019 : 24). Le fait de pouvoir constater ce qu'il se passe ailleurs dans des branches similaires motive d'autant plus à faire bouger sa propre branche, et à s'opposer aux mœurs traditionnelles. Cependant, comme le décrivent Irène Becci, Catherine Fussinger, Amel Mahfoudh et Hélène Fueger, les mobilisations féministes et/ou en faveur des minorités sexuelles au sein des religions sont dans un entre-deux : rejetées par les mouvements féministes parce que trop religieuses, et par l'institution et les autorités religieuses parce que trop féminines².

Lauriane Savoy décrit l'Église catholique comme étant une branche dont « *le pouvoir est aux mains de la hiérarchie et se fonde sur la tradition.* » (Savoy, 2019 : 36). Ainsi, les catholiques aux valeurs progressistes et féministes se sentent freinées par leur institution, et parfois vont jusqu'à changer de confession, en devenant protestantes, notamment parce que les femmes sont autorisées à être pasteures. Le protestantisme est en effet plus sensible aux revendications féministes qui émergent et adopte des « *résolutions en faveur de l'égalité des sexes* » (de Gasquet, 2019 : 25), comme l'ordination des femmes pour être pasteures, à la fin des années 60.

² Fussinger, C., Becci, I., Mahfoudh, A., & Fueger, H. (2019). Oser penser un engagement féministe et religieux. *Nouvelles Questions Feministes*, 38(1), 8-17.

Au sein du catholicisme, on pourrait penser que le concile³ Vatican II ait été une opportunité rêvée pour faire changer les choses concernant l'égalité hommes-femmes et la diminution des traditions patriarcales. Ce concile, qui s'est déroulé entre 1962 et 1965 est un tournant, lors duquel l'Eglise catholique écrit des textes qui reconnaissent et légitiment une volonté de « *promotion des femmes* » (Savoy, 2019 : 55). En effet, c'est après Vatican II qu'une association a vu le jour en Belgique ainsi qu'en France sous le nom de *Femmes et Hommes en Eglise*. Le principe était de dénoncer les injustices au sein des églises, et de faire évoluer l'institution de l'intérieur.

Cependant, cette marge de manœuvre et d'ouverture est très vite relativisée après la publication de textes du Vatican en 1968 qui s'oppose strictement, avec des sanctions, à la contraception et l'avortement, ainsi qu'à la prêtrise pour les femmes. Le Saint Siège impose sa position, rappelant que les identités féminines et masculines sont divines et complémentaires. Ces textes vont venir polariser d'autant plus la religion catholique avec la montée de courants religieux conservateurs, qui pourront s'appuyer directement sur des textes officiels du Saint Siège et n'auront plus à douter de la légitimité de leurs positions essentialistes.

En 1975, lors des conférences de l'ONU sur les femmes, le Vatican affirme son opposition radicale contre ce qu'il nomme la « théorie du genre ». Ce terme a été choisi par le Saint Siège afin de créer la confusion concernant des idées venant des Etats-Unis et qui ont pour objectif de déconstruire les concepts de genre et de sexe, considérant qu'il s'agit de constructions sociales. Mathilde Dubesset, historienne, décrit les liens qu'entretient Rome avec le féminisme :

« D'une manière générale, le monde catholique de la première moitié du XX^e siècle s'est montré peu réceptif, voire franchement hostile au féminisme, en particulier du côté des clercs et de Rome. Et quand le terme a été repris, c'était pour distinguer le « bon féminisme » attaché aux qualités particulières des femmes et aux distinctions (et hiérarchies) « naturelles » entre les sexes, du « mauvais féminisme » associé à la subversion de l'ordre naturel et à « la guerre des sexes. » (Mathilde Dubesset, 2012)

Le Saint Siège continue de s'opposer clairement aux valeurs et principes qui prennent petit à petit leur place dans la société laïque en termes d'inclusivité. Des textes et publications

³ Un concile est une "assemblée d'évêques et de théologiens qui, en accord avec le pape, décide de questions de doctrine et de discipline ecclésiastique. Concile. (2021). Dans *Larousse*. Consulté à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/concile/17922>

continuent d'être produit.es, contre l'homosexualité et le mariage pour tous. Le Vatican fait même appel aux dirigeant.es des pays du monde entier en appelant à ne pas adopter de lois concernant le mariage homosexuel ou encore d'autres condamnant l'homophobie⁴. Plus globalement, le Vatican s'exprime sur la sexualité en rappelant sa doctrine, s'immisçant ainsi dans la vie privée des fidèles (Martine Gross, 2008 : 12).

Nous voyons bien, au travers de ce rappel historique, à quel point le fossé entre les féministes et les catholiques est profond. Le sort semble scellé, l'échange impossible. Pourtant des femmes continuent d'allier les deux, mais leur combat est invisibilisé puisqu'on ignore toute nuance. Ces femmes-là ne sont comprises ni par leurs homologues catholiques, ni par les féministes laïques. Elles portent alors une double stigmatisation menant parfois à une prise de distance définitive, soit avec la religion (Eglise et/ou foi), soit avec le féminisme et la lutte pour l'égalité (de Gasquet, 2019 : 29).

Si dans les années 70 des espaces pour les femmes portant ces valeurs là et vivant une foi catholique étaient encore connus et existants, à partir des années 80, ceux-ci disparaissent, les femmes se sentent seules et contraintes de choisir « un camp »⁵.

Lauriane Savoy explique qu'un mouvement « *d'auto-validation religieux* » naît alors (Savoy, 2019 : 66). Le fait de ne pas être en phase avec le Vatican amène à se convaincre par soi-même de la validité de ses idées et opinions. Cela est permis, comme nous l'avons indiqué plus tôt, grâce au contexte qui évolue : « *Ces discours deviennent audibles par la population catholique, dans un contexte d'autonomisation progressive de la société civile, et d'émergence d'une conscience individuelle critique.* » (Masquelier, 2019 ; 66)

Concernant la couverture médiatique de la somme des deux univers, catholiques et féministes, un article de Vice s'est proposé d'aller à la rencontre des personnes concernées pour leur donner la parole⁶ et le journal *La Croix* a réalisé une série d'articles intitulés « Les femmes sont-elles l'avenir de Dieu? » publiés sur plusieurs mois, sous forme d'enquête afin de croiser les regards. Par ailleurs, ils ont également consacré un numéro entier au « féminisme chrétien ».

Des initiatives médiatiques sont également mises en place. Le podcast « Dieu.e » reçoit des invité.es féministes et chrétien.nes, parfois ouvertement LGBTI+ pour parler de leur point

⁴ Discours d'ouverture de l'assemblée plénière des évêques de France, Lourdes, 2004.

⁵ de Gasquet, B. (2019). Quels espaces pour les féminismes religieux ?. *Nouvelles Questions Féministes*, 1(1), 18-35.

⁶ Rauglaudre, T. (2019, 29 avril). On a discuté avec des jeunes féministes et catholiques. Consulté le 3 juin 2021, à l'adresse <https://www.vice.com/fr/article/qv7435/on-a-discute-avec-des-jeunes-feministes-et-catholiques>

de vue et ce qu'ils vivent. Un autre podcast intitulé « Bonne Nouvelle, la parole inclusive du dimanche » donne la parole chaque dimanche à des personnes qui ne sont pas autorisées par l'institution religieuse (parce qu'elles ne sont ni des prêtres, ni des diacres) à prêcher l'Évangile du jour. Également, le collectif Adelphe créé en Mars 2020, très peu de temps avant le premier confinement, avait pour projet d'organiser des événements et rencontres entre personnes chrétiennes, féministes et/ou LGBTI+. Avec le même objectif, l'association Isha, toute récente (début de l'année 2020) propose de relayer la parole des femmes, féministes et personnes LGBTI+ catholiques, dans un objectif militant. Les organisatrices proposent aussi des moments de discussions entre personnes concernées, souvent avec un thème donné comme « Lecture féministe : les sexualités dans la religion catholique » (événement mené le 28 Janvier 2021).

Nous voyons ici comme le contexte très sécularisé de la France, encore bien impacté par une morale chrétienne catholique, marque l'imperméabilité des champs religieux et féministes. Des alliances entre féminisme et catholicisme existent même si elles sont rares et invisibilisées. Il paraît d'autant plus important d'en parler alors, dans le cadre de ce mémoire. Les travaux universitaires ont leur rôle à jouer, pour lever le voile et mettre en lumière toutes les nuances et particularités de cette réalité.

Partie I : Construction de l'objet d'étude

I. Etat de l'art

Le numéro 38 de *Nouvelles Questions Féministes* paru en 2019⁷ est consacré uniquement aux thèmes “féminismes” et “religions”, et d’après les autrices, il s’agit d’une grande première pour la revue. Les autrices proposent un état de l’art dont je vais reprendre ici quelques éléments. Elles recensent les travaux de différentes disciplines en sciences humaines et sociales, qui étudient les trois religions monothéistes principales, ainsi que des spiritualités féministes qui sont plus récentes. L’interview de Malika Hamidi (réalisée par Amel Mahfoudh), sociologue, musulmane et féministe parle du double engagement féministe et musulman, et la notion de stratégie identitaire est mentionnée⁸. Nous pouvons retrouver cette idée dans l’étude de Martine Gross qui présente les stratégies adoptées par les chrétien.nes homosexuel.les en France, pour réduire la « dissonance cognitive » (Leon Festinger, 1957). Ainsi, Malika Hamidi indique qu’elle préfère prier seule et laisse percevoir des manières de gérer également la tension, qui sont intéressantes à noter, afin de les retrouver éventuellement lors de mes entretiens. Cependant, même si le rapprochement avec les féministes musulmanes est intéressant en termes de stratégies, les enjeux ne sont pas les mêmes. L’intersectionnalité étant bien plus présente chez les féministes musulmanes, pour qui la notion de pratique culturelle se joue également. C’est d’ailleurs ce que Miriam Cooke explique dans son article⁹, l’intersectionnalité est inhérente au féminisme des féministes musulmanes, elles auront donc plus de facilités à croire à une coexistence d’identités multiples que les féministes catholiques, qui sont majoritairement blanches, sans origines autre que françaises.

En 1992, Denise Couture écrit un article sur le groupe Québécois *L’autre Parole*¹⁰, qui est composé de femmes féministes et catholiques, mais aborde plutôt la manière dont elles passent à l’action et prennent la parole. Leur position dite « dissonante » n’est pas mise en question.

⁷ Fussinger, C., Becci, I., Mahfoudh, A. & Fueger, H. Oser penser un engagement féministe et religieux. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 38(1), 8-17.

⁸ Mahfoudh, A. (2019). Malika Hamidi, sociologue, musulmane et féministe. Un double engagement scientifique et militant. *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 136-149.

⁹ Cooke, M. (2005). Critique multiple: les stratégies rhétoriques féministes islamiques. *L’Homme la Société*, (4), 169-188

¹⁰ Couture, D. (1992). Construire une position d’énonciation féministe et théologique. Analyse de la résistance du groupe *L’Autre Parole*. *Surfaces*, 2.

Une autre étude qui s'intéresse au contexte belge de Juliette Masquelier analyse l'évolution de deux associations féministes et catholiques entre 1960 et 1990¹¹. L'analyse est intéressante puisque les deux associations n'ont pas eu la même destinée en fonction de leurs positions féministes. En effet, l'association « Action Catholique rurale des Femmes » (dont l'objectif est de revaloriser la place des femmes dans la vie familiale) a progressivement laissé tomber les valeurs féministes « civiles » pour axer leurs actions plutôt en Église, tandis que « Vie Féminine » s'est déconfectionnalisée progressivement pour devenir laïque, privilégiant la lutte pour l'égalité. L'autrice estime que les tensions pour les féministes catholiques sont de « reconnaître le Vatican et les principes religieux tout en s'inscrivant dans une lutte contre les enjeux sociaux dénoncés par les combats féministes. »

En 2009, Pannatier et Rosende publient un entretien avec Isabelle Graesslé, une théologienne féministe qui a été pasteure pendant 20 ans en Suisse et donc protestante¹². Ce que nous pouvons relever de cet entretien sont les propos de l'interviewée concernant sa conscientisation féministe, qu'elle dit avoir mis de côté pour faire des études de théologie. Il s'agit ici d'une stratégie de réduction de tension, la mise à distance, que nous pourrions tout à fait retrouver dans les entretiens de ce mémoire, que nous verrons plus tard.

Adoptant un point de vue historique, nous pouvons relever les travaux d'Anthony Favier, Béatrice De Gasquet, Florence Rochefort, et Mathilde Dubesset. Ces études permettent une bonne contextualisation mais n'analysent pas les identités et problématiques que vivent les personnes concernées.

En 2009, Anthony Favier s'est intéressé aux trajectoires de vie de religieuses dans les années 60 qui portaient des valeurs considérées comme féministes¹³. Béatrice De Gasquet, citée plusieurs fois lors de la partie contextualisation, permet de retracer dans l'histoire comment se sont organisées les féministes catholiques, afin de pouvoir exprimer leurs idées à contre-courant¹⁴. Mathilde Dubesset (Mathilde Dubesset, 2012) et Florence Rochefort ont produit des revues complètes des premières revendications et actions des féministes au sein des religions

¹¹Masquelier, J. (2019). Ni vraiment dissidentes, ni complètement obéissantes: promotion des femmes, essentialisme et constructivisme dans deux organisations d'Action catholique (Belgique, 1960-1990). *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 54-69.

¹² Pannatier, G., & Rosende, M. (2009). Entretien avec Isabelle Graesslé, une théologienne féministe du passage. *Nouvelles Questions Féministes*, 28(3), 110-125.

¹³ Favier, A. (2009). Des religieuses féministes dans les années 68?. *Clio. Femmes, genre, histoire*, (29), 59-77.

¹⁴ de Gasquet, B. (2019). Quels espaces pour les féminismes religieux ?. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 38(1), 18-35.

des premières et deuxièmes vagues. Il manque cependant des études récentes permettant de rendre compte des nouvelles problématiques qui concernent les féministes dites “des 3^{ème} et 4^{ème} vagues”. Florence Rochefort considère qu’il est encore trop tôt pour pouvoir produire une analyse qui prendra assez de recul :

« L’investissement du religieux et les religions comme terrain de la critique féministe est un phénomène récent et il est encore trop tôt pour mesurer la portée de ces nouveaux féminismes. Le combat démocratique, écologique et la réflexion éthique dans lesquels ils s’inscrivent compte parmi les terrains de prédilection des féminismes contemporains. » (Florence Rochefort, 2004, p. 361)

Dans un autre article, Florence Rochefort écrit sur les différences de revendications des féministes de la première vague, et de la deuxième. Pour les premières, il s’agit de remettre en question l’autorité dans la famille et son ordre naturel. Par conséquent, elles bousculent déjà les codes de la religion catholique et ne sont pas bien reçues par ces derniers. Les revendications de la deuxième vague vont plus loin en souhaitant sortir les problèmes des femmes relayées à la sphère privée, notamment par la religion, à la sphère publique, pour en faire des problèmes de société. Elles luttent pour la maîtrise des femmes de leur fécondité. Là aussi, elles continuent de creuser leur écart de la religion catholique, et beaucoup se déconfessionnalisent, chose qui est plus facile étant donné la sécularisation croissante de la société française à l’époque. Leur identité catholique passe en tout cas, au second plan.

Concernant l’analyse du champ catholique en France et de ses mutations, nous pouvons citer l’étude de Céline Béraud, qui permet également de mieux comprendre, notamment comment s’organisent l’Eglise et ses fidèles pour s’opposer aux valeurs morales progressistes et ainsi rendre d’autant plus imperméables le dialogue et l’entente avec les féministes¹⁵.

Enfin, pour clore cet état de l’art, nous pouvons citer l’étude de Martine Gross parue en 2008 sur les chrétiens homosexuels. Il s’agit d’une étude sociologique qui pose les jalons de la « *dissonance cognitive* » que rencontre sa population d’enquête et établie, grâce aux entretiens qu’elle a réalisés, des manières et stratégies de réduire la dissonance et la tension entre deux identités. Les résultats de cette étude peuvent être mis en parallèle avec ceux présentés ici,

¹⁵ Béraud, C., & Portier, P. (2017). *Métamorphoses catholiques: Acteurs, enjeux et mobilisations depuis le mariage pour tous*. Éditions de la Maison des sciences de l’homme.

puisque nous verrons que le fait d'être catholique féministe et/ou homosexuel.le est source de contradictions.

II. Problématisation et hypothèses

Si la position des féministes catholiques n'est pas exceptionnelle, d'un point de vue sociologique, étant donné qu'elles ne sont pas les seules à vivre avec des contradictions et des tensions à gérer (du fait de leur appartenance à deux univers de référence bien différents), la parole ne leur a pas été beaucoup donnée, notamment à la nouvelle génération de féministes.

Par conséquent, le peu de témoignages de femmes concernées ne montre pas toutes les nuances et subtilités des positions adoptées pour pallier la tension supposée. En effet, ressentir les choses comme une tension n'est pas systématique. Il s'agit du postulat que j'ai adopté au départ lors du choix de mon sujet de mémoire. La réalisation d'un entretien exploratoire m'a permis de me rendre compte que la tension systématique est un présupposé personnel, dont j'ai dû me détacher en analysant ma position face à mon sujet (ce sur quoi je reviendrai dans la partie « Retour Réflexif »).

De même, se dire féministe n'est pas évident même si l'on défend des valeurs de lutte pour l'égalité entre les femmes et les hommes et/ou plus globalement, entre les individus. Si je cherchais des « féministes » pour mon enquête, je risquais de me priver d'une partie de la population pourtant concernée par ce que je souhaitais interroger.

Pour définir le « féminisme », je me suis basée sur la définition que donne Miriam Cooke qui est la suivante :

*« Pour quelle raison utiliser le mot « féminisme », alors que de nombreuses personnes s'opposent à ses connotations occidentales, militantes, voire séparatistes ? Je l'utilise car je crois que le féminisme est bien plus qu'une idéologie guidant des mouvements politiques organisés. **Il s'agit avant tout d'une attitude, d'un état d'esprit qui met en avant le rôle du genre pour analyser l'organisation de la société. Le féminisme fournit les outils analytiques nécessaires pour comprendre la façon dont les normes comportementales genrées ont mené à des situations injustes, en particulier, mais pas seulement, pour les femmes. Le féminisme fournit un prisme transculturel permettant d'identifier des moments de prise de conscience que quelque chose ne va pas dans les normes relatives au traitement ou au comportement des femmes, de rejet de telles normes, et de***

militantisme afin de provoquer une forme de changement. » (Cooke, 2005 ; 170).

Cette définition me semble adaptée pour être utilisée lors de cette étude puisqu'elle ramène la focalisation sur l'attitude, les engagements et les valeurs, plutôt que sur l'appartenance à un mouvement ou un courant d'idées. Comme précisé plus tôt, si je parlais avec une définition de féminisme notamment lié au militantisme ou en tout cas à une étiquette fixe qu'on se donne, je risquais de tenir à distances des témoignages de femmes, pourtant concernées par la dualité que je questionne.

Mais alors est-il possible après tout de concilier catholicisme et féminisme ? Comment ? Les individus sont-elles d'abord catholiques ? ou d'abord féministes ? Comment donner du crédit à une institution patriarcale qui s'oppose radicalement à la reconnaissance des luttes féministes ? Aux luttes pour les droits des personnes LGBTI+ ? Faut-il s'affranchir soit de la foi catholique, soit de son engagement féministe afin de ne pas être en contradiction avec soi-même, ses valeurs ?

Juliette Masquelier, dans un article qui étudie l'évolution de deux associations catholiques belges entre 1960 et 1990, présente les difficultés auxquelles les associations doivent se confronter, essayant de lier lutte pour la libération des femmes et catholicisme. Elle les décrit ainsi :

« Vie féminine et ACFR¹⁶ sont fortement influencées par leur environnement et négocient une double contrainte : reconnaître la signification de la hiérarchie, tout en conservant une cohérence interne en fonction des enjeux sociaux dans lesquels elles se trouvent ». (Masquelier, 2019 ; 67).

En lisant cela, il m'a semblé que les femmes catholiques défendant des valeurs pour l'égalité et/ou se proclamant féministes peuvent tout à fait se confronter aux mêmes enjeux, que ces deux associations. En effet, il s'agit de négocier deux éléments contraignants : leur foi et appartenance à l'Eglise, institution au fonctionnement patriarcal, et leurs valeurs morales. Cette dualité est alors susceptible de perturber la « cohérence interne » des personnes concernées.

Cet article m'a donc aidée à poser les mots sur mes interrogations et à transformer des questionnements naïfs en une problématique sociologique.

¹⁶ Actions Catholique Rurale Féminine

Ma problématique est la suivante : **Comment les femmes catholiques qui portent des valeurs dites féministes gèrent la cohabitation entre leur foi et leur appartenance à l’Eglise catholique, et leurs valeurs morales ?**

Je formule alors deux hypothèses :

- Partager des valeurs féministes et un engagement au sein de la religion catholique, qui est institutionnelle, est difficile à tenir moralement.
- Les femmes concernées par cette position n’ont aucun groupe de référence, et ne sont en accord ni avec les autres catholiques, ni avec les autres féministes qu’elles fréquentent.

III. Présentation de la procédure d’enquête

1. Recueil des données

a) Le choix de l’entretien semi-directif

Pour répondre aux interrogations présentées précédemment, j’ai adopté une approche qualitative et choisi de rencontrer les personnes concernées dans l’intention de questionner les liens qu’elles entretiennent avec les valeurs dites féministes (choisies au préalable, nous y reviendrons) et la religion catholique au travers de leurs pratiques, de leurs engagements, et de leurs liens avec les autres.

Considérant la population assez restreinte à laquelle je m’intéresse et le temps imparti pour le mémoire, j’ai préféré ne pas élaborer de questionnaire mais plutôt mener des entretiens semi-directifs. La qualité de « semi-directif » permet d’aborder des thèmes avec quelques questions précises et relances, permettant aux personnes de s’exprimer plus librement, et d’apporter des éléments que je n’avais peut-être pas envisagés, lors de la construction de mon guide d’entretien. De plus, cette forme d’entretien permet d’établir une relation de confiance et un cadre assez « intime » pour recueillir leurs parcours de vie et témoignages, souvent relatant des expériences de violence ou mentionnant des éléments privés et personnels, qui n’auraient pu être abordés autrement.

J'ai réalisé 15 entretiens qui ont duré entre 30 min et 3h, dans des lieux divers. Cinq ont été menés dans un café, huit par téléphone, et un par Skype. L'utilisation du téléphone était une contrainte due aux confinements. Le contact n'était pas le même, il était plus délicat d'instaurer un lien de confiance, ainsi qu'un véritable échange. Tous les entretiens ont été enregistrés avec l'accord de l'interviewée demandé au préalable et les données supprimées une fois retranscrites.

Ces entretiens ont également été pour moi l'occasion de donner à ces femmes un lieu et un temps dédié pour parler de sujets quasiment tabous, qu'elles sont souvent seules à partager dans leurs entourages, ainsi que de leur expérience de dualité et de contradiction, qu'elles vivent parfois difficilement. Ceci me semblait important d'un point de vue personnel mais également intéressant d'un point de vue féministe dans l'idée d'ouvrir la parole.

b) Construction du guide d'entretien

J'ai élaboré mon guide d'entretien (à retrouver en Annexe 1) à l'aide de lectures et des données recueillies lors du premier entretien que j'ai mené qui était exploratoire. Je l'ai construit en suivant trois grands thèmes, dans lesquels j'ai ajouté des questions précises mais surtout des relances possibles. En effet, cela permettait de laisser les enquêtées s'exprimer pleinement, et de ne pas influencer sur leurs réponses.

J'ai cherché à mettre les interviewées suffisamment à l'aise pour qu'elles ne pensent pas que j'attendais une « réponse correcte » de leur part. Pour ce faire, j'ai rappelé ma démarche avant de démarrer, ainsi que l'objectif des entretiens et je les invitais à me poser des questions si elles en avaient, pour contrebalancer la dimension unilatérale de l'entretien.

J'amorçais les entretiens ainsi :

« Merci d'avoir accepté de participer. Je suis en M2 de sociologie, je fais une enquête sur les femmes et le catholicisme, notamment celles qui ont des valeurs dites féministes. L'idée là c'est qu'on ait un échange, tu peux/vous pouvez me poser des questions également, si quelque chose t'échappe/vous échappe. L'entretien a trois thèmes principaux : un premier thème aborde votre/ton rapport à la religion, et à la foi. Le deuxième thème reprend les valeurs dites féministes que j'avais présentées dans l'annonce, pour que vous puissiez/tu puisses me parler de votre/ton rapport au féminisme. Enfin, dans un dernier thème, nous pourrions parler de la manière dont vous vivez/tu vis la conciliation de ta foi catholique, avec des valeurs qui

s'opposent à la doctrine de l'Eglise. S'il y a des choses qui vous/te gênent, n'hésitez/n'hésitez pas à me le dire, et on passe à la question suivante. Toutes les données seront anonymisées, que ce soit les noms de personnes, ou de villes, ou d'institutions, de paroisses. Acceptez-vous/Acceptes-tu que j'enregistre l'entretien ? Je supprimerai le fichier une fois les données retranscrites. »

Lors de l'entretien exploratoire, j'avais déjà les trois grands thèmes mais j'avais peu de questions et de relances, je prévoyais de les fournir au fur et à mesure de l'avancée de l'entretien et de ce que l'interviewée partageait avec moi. J'ai noté toutes ces relances, et les ai ajoutées ensuite au guide final.

Le guide était bien adapté pour la majorité des entretiens et des femmes rencontrées, à l'exception de deux, qui étaient des féministes militantes pour qui il n'allait pas assez loin. En effet, elles m'ont donc parlé longuement de leurs actions militantes et des difficultés qu'elles rencontraient notamment dans leurs relations avec les militantes féministes laïques.

Les trois grands thèmes étaient les suivants :

1. Relation à la religion, à la foi
2. Relation aux valeurs considérées comme féministes
3. Conciliation des valeurs féministes et de la foi catholique

Dans la première partie, j'invitais les interviewées à me parler de la relation qu'elles entretiennent avec la religion catholique. Les questions abordent leur entrée dans la foi, le lien également de leur famille avec la religion, les sacrements reçus, et la place qu'elles accordent à leur foi dans leur vie, interrogeant la nature des pratiques ainsi que la fréquence. Deuxièmement, je cherchais à connaître leur position vis-à-vis des valeurs dites féministes choisies pour l'étude. Avant cela, je leur demandais si elles se considéraient comme féministes et si oui, quelle définition elles donnaient à leur féminisme. Si elles ne se considéraient pas ainsi, je les invitais à m'expliquer pourquoi. Enfin, dans une dernière partie, j'abordais la façon dont elles négocient leur foi et leurs valeurs dites féministes. Je cherchais à approfondir leur rapport avec l'Eglise Catholique, ainsi que le crédit qu'elles donnent à l'institution. Les questions rejoignent les deux, et également, le rapport aux autres, si elles pouvaient se retrouver parfois en conflit avec d'autres, quelles attitudes elles adoptent, ce qu'elles ressentent, et si elles souhaitent intégrer un groupe avec des personnes catholiques, qui partagent leurs valeurs.

c) Choix des valeurs féministes auxquelles l'Eglise s'oppose

Nous l'avons vu plus tôt, se dire féministe ne va pas de soi même si l'on défend des valeurs inscrites au sein des luttes des mouvements féministes établis. Considérant ce fait, pour ne pas me priver de témoignages pourtant pertinents, j'ai dû me baser plutôt sur des valeurs bien précise défendues à la fois par les mouvements féministes et auxquelles l'Eglise, en tant qu'institution, s'oppose.

Le droit à l'avortement est au cœur des luttes féministes depuis les années 70 (Florence Rochefort, 2018 : 85). Les féministes scandaient alors le slogan suivant : « *Le privé est politique* », et ramènent sur la scène publique, la question du contrôle de la maternité, afin de rendre du pouvoir aux femmes, comme le décrit Mona Claro :

« Pour la « deuxième vague » du féminisme occidental, dans les années 1960-1970, l'accès à la contraception et à l'avortement devient une revendication quasi unanime, avec des slogans comme « Un enfant si je veux, quand je veux ». » (Mona Claro, 2021)

L'Eglise s'y oppose fermement, ainsi qu'à tous moyens de contraception. Céline Béraud le présente comme suit : « *Le catholicisme est en outre perçu comme s'opposant aux droits des femmes par sa condamnation de l'avortement et par sa désapprobation du recours à la contraception, l'encyclique Humanae Vitae (1968) n'autorisant que les méthodes dites « naturelles » de régulation des naissances.* » (Céline Béraud, 2020).

En 1995, se tient à Pékin la IVème Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes et c'est l'occasion pour le Vatican de s'exprimer contre la notion de genre. Les autorités catholiques souhaitent étouffer la propagation de « l'idéologie » du genre. Le Vatican adopte l'expression de « théorie du genre », pour la discréditer, afin qu'elle ne se propage pas dans les pays du Sud.¹⁷

Le mot *Queer* renvoie à une « *conception fluide du genre, et de la sexualité, qui permet d'envisager la constitution de coalitions dont les objectifs politiques embrassent de multiples dimensions de rapports sociaux.* ». Je reprends la définition que donne *Queer Nation*¹⁸ qui considère que l'adjectif *queer* (qui signifie bizarre ou tordu en anglais) englobe une «

¹⁷ Béraud, C. (2013). 8 - Les catholiques contre le genre. L'épisode des manuels de SVT. Dans : Florence Rochefort éd., *Normes religieuses et genre: Mutations, résistances et reconfiguration (XIX^e-XXI^e siècle)* (pp. 109-122). Paris: Armand Colin

¹⁸ Queer Nation est une organisation new-yorkaise qui lutte pour les droits des personnes LGBTI+. Elle a été créée en mars 1990, par des activistes d'ACT UP.

multiplicité d'identités et de pratiques de soi qui trouvent leur source dans les sexualités minoritaires, mais tendent à les transcender. ».¹⁹

Ici, la lutte *Queer* concerne les personnes qui militent ou qui reconnaissent la lutte contre l'hétéronormativité, ainsi que la lutte pour les droits des personnes concernées (PMA pour tous.tes, abolition de la mention « sexe » sur la carte d'identité nationale française, la fin des mutilations sur les bébés qui naissent intersexes, etc).

L'hétérosexualité est la base du catholicisme. Les autorités condamnent donc toutes autres formes d'orientation sexuelle et d'identité de genre autre que « femme » définie par la détention d'un vagin, et homme par la détention un pénis. L'Eglise n'est donc pas en faveur d'une lutte *Queer*, pour les droits des personnes concernées.

2. Terrain d'enquête et population

a) Profil des participantes

Quelques portraits d'interviewées sont à retrouver à divers moments tout au long de cette étude dans des encadrés. L'idée est de mettre en lumière des parcours intéressants d'enquêtées, afin de mieux présenter leur subjectivité. Je présente dans cette partie la population d'enquête de manière globale.

Pour recruter les participantes, je n'ai pas fixé d'âge, il me semblait que je risquais également de passer à côté de témoignages pertinents avec une limite d'âge fixe. Les critères de sélection étaient davantage basés sur leurs engagements et valeurs présentées plus tôt. Cependant, je me suis rendue compte que l'âge de mes interviewées était finalement très lié aux modes et aux lieux de recrutement par lesquels je suis entrée en contact avec elles. En effet, la grande majorité est étudiante (14 sur 15), puisqu'elles viennent de mon entourage lointain, de mes réseaux, et d'une annonce postée sur le groupe Facebook « Etudiant.es Université Lumière Lyon II ». La seule qui a un âge éloigné de la moyenne des interviewées est Claire, 61 ans. Il s'agit de la mère d'une jeune femme de mon âge qui avait vu mon annonce et l'a fait suivre à

¹⁹ Cervulle, M. & Quemener, N. (2021). *Queer*. Dans : Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre* (pp. 632-642). Paris: La Découverte.

Claire. Les interviewées ont donc des âges compris entre 19 et 61 ans inclus, la moyenne étant de 25,6 ans, l'âge médian de 24.

Concernant leurs occupations, le tableau ci-dessous est récapitulatif :

Étudiantes	Ami, Méliana, Emilie, Esther, Jeanne, Anaïs, Mégane, Laurène, Fanny, Eléonore, Pauline, Alexia (12/15)
Salariées	Théana, Léonie (2/15)
Retraitée	Claire (1/15)

Pauline, Esther, Ami, Fanny et Alexia sont en licence à l'université, Emilie, Jeanne, Mégane, Méliana et Eléonore en Master, Anaïs en doctorat, et Laurène est à l'ENS. Léonie est diplômée d'un master, et Théana d'un CAP. Claire était infirmière.

Elles sont toutes catholiques par leur famille, et ont été baptisées petites, sauf Ami, baptisée à l'adolescence, et Esther convertie à l'adolescence également, provenant d'une famille "communiste, avec des valeurs anti-religieuses".

Nous pouvons retrouver ici, à quel moment elles ont été baptisées, et si elles ont des engagements, en rapport avec le catholicisme ou le féminisme :

Prénom	âge	durée de l'entretien	Date de baptême	Engagement catholique	Engagement féministe
Méliana	23	1h30	Baptisée enfant	Anime des temps d'aumônerie avec des adolescents	Non
Théana	25	1h45	Baptisée enfant	Animatrice dans un camp&prière pour les enfants et jeunes	Non
Eleonore	21	2h	Baptisée enfant	Non	Non
Claire	61	2h	Baptisée enfant	Prépare les messes régulièrement	Non
Laurène	21	3h	Baptisée enfant	Non	Non
Jeanne	24	1h45	Baptisée enfant	Cheftaine chez les Scouts et guides de France	Non

Ami	25	2h	Baptisée à l'adolescence	Participe à un groupe de prière	Non
Mégane	24	1h45	Baptisée enfant	Non	Association militante laïque (autour du sport)
Fanny	19	1h	Baptisée enfant	Non	Non
Anais	28	2h30	Baptisée enfant	Non	Association militante catholique et féministe
Alexia	21	1h30	Baptisée enfant	Non	Non
Emilie	24	1h30	Baptisée enfant	Cheftaine chez les Scouts et Guides de France	Non
Esther	20	3h30	Convertie et baptisée à l'adolescence	Non	Association militante catholique et féministe
Léonie	27	1h	Baptisée enfant	Participe à un groupe de prière	Non
Pauline	21	3h30	Baptisée enfant	Cheftaine chez les Scouts Unitaires de France	Non

Toutes les femmes de mon enquête sont cisgenres (c'est-à-dire qu'elles s'identifient au genre qui leur a été attribué à la naissance). Lors de mon processus de recrutement, j'ai précisé dans les annonces souhaiter interviewer le vécu de femmes. Je n'ai pas précisé "cisgenre" ou "transgenre", puisque je n'y accordais pas d'importance. Je ne souhaitais toutefois pas interviewer d'hommes, d'une part dans une démarche féministe de vouloir donner la parole aux femmes en priorité, mais également parce qu'ils sont moins concernés par les enjeux qui opposent féminisme et catholicisme. La religion catholique étant régie par une institution patriarcale, les hommes sont donc privilégiés dans ce système. De même, les valeurs féministes choisies sont moins susceptibles de leur parler personnellement malgré un possible engagement de leur part dans la lutte pour l'égalité. Les personnes interviewées, avant d'être féministes et de défendre des valeurs contradictoires avec leur religion d'appartenance, sont des femmes.

Elles vivent de manière inhérente une contradiction, au sein d'une religion institutionnelle au fonctionnement patriarcal.

Ci après, le tableau récapitulatif des valeurs défendues par les enquêtées :

Prénoms	Mariage pour tous.tes	Contraception	Droit à l'avortement	Lutte <i>Queer</i>	Déconstruction du genre	Prêtrise pour les femmes
Eléonore		x	x			x
Anaïs	x	x	x	x	x	x
Esther	x	x	x	x	x	x
Mégane	x	x	x	x	x	x
Laurène	x	x	x		x	x
Ami		x	x		x	x
Méliana	x	x	x			
Théana	x	x	x		x	x
Claire	x	x	x		x	x
Jeanne	x	x	x	x	x	x
Emilie	x	x	x	x	x	x
Pauline	x	x	x		x	
Alexia	x	x	x		x	x

Léonie	x	x	x	x	x	x
Fanny	x	x	x			

Dès la retranscription, j'ai anonymisé les noms propres dans les entretiens, que ce soient des prénoms, des noms, des noms de villes, d'institutions, de paroisses, etc. Pour les prénoms des enquêtées, je me suis basée sur le fait que le prénom est un indicateur social qui donne déjà des informations précieuses en sociologie. Emmanuelle Zolezio l'explique dans une fiche pratique à destination des étudiant.es, qui réalisent des enquêtes sociologiques.²⁰ Ce n'est pas systématique mais on peut avoir une idée de l'âge, de l'identité de genre (sans exclure la possibilité de ne pas respecter la réelle identité à laquelle la personne concernée s'identifie), l'origine et le milieu social de la personne.

Le sociologue Baptiste Coulmont a proposé un simulateur qui présente des prénoms socialement proches d'un autre donné.²¹ Par exemple, pour le prénom « Marie », le simulateur donne Camille, Chloé, Julie, Léa, Mathilde, Pauline.

Pour chaque prénom, j'ai donc utilisé le simulateur. Cependant, les données utilisées pour le fonctionnement du simulateur sont les résultats entre 2012 et 2020 au Baccalauréat, il concerne donc une génération donnée. Pour le prénom de l'enquêtée qui a 61 ans et n'est pas de la même génération que les autres (toutes les autres ont entre 19 et 28 ans), j'ai donc choisi un prénom similaire, en termes de ce qu'il traduit de l'origine sociale de la personne, appliquant la méthode d'Emmanuelle Zolesio. Claire provenant d'une famille catholique rurale, il me semble que ce prénom est adapté.

Pour ce qui est des noms propres de ville, d'institutions, de paroisse, j'ai utilisé la présentation suivante, notamment au sein des citations de propos rapportés : « Je viens de [nom de ville], [nom de l'association], [nom de la paroisse]. »

²⁰ Zolezio E., 2011, « Anonymiser les enquêtes ». Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales, Interrogations, pp.174-183.

²¹ Ce simulateur nous a été conseillé à utiliser en cours de « Méthodes qualitatives » en Master 2 EGALES.

b) Processus de recrutement

Pour atteindre la population d'enquête, j'ai utilisé les réseaux sociaux, ainsi que mon réseau personnel. Il y a eu un effet « boule de neige » sur les réseaux, suite à ma publication sur mes réseaux personnels, des personnes me contactant, qui venaient d'ami.es d'ami.es, avec qui je n'avais aucune connaissance en commun. J'ai publié également une annonce sur le groupe *Facebook* de l'Université Lyon II (la majorité de mes entretiens ont été réalisés grâce à ça). J'ai contacté *Isha* (une association féministe et chrétienne) ainsi que des personnes repérées grâce à la presse sur le sujet²², ou qui ont organisé des événements féministes et catholiques. L'association *Isha* a publié mon annonce sur ses réseaux sociaux, ce qui m'a permis de faire 3 entretiens supplémentaires. J'ai également contacté l'association *Femmes et Homme, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises et la Société* (anciennement *Femmes et Hommes en Église*), cependant, la population n'était pas la bonne, les femmes ne se sentaient pas concernées par les valeurs que je présentais. Ceci est peut-être dû à un décalage générationnel, les membres de cette association étant globalement plus âgées que les enquêtées de mon étude.

Étant donné le nombre réduit de personnes concernées, je pensais ne pas faire beaucoup d'entretiens, une dizaine me semblait être intéressant. J'ai été agréablement surprise, et en réaliser 15 m'a permis d'atteindre la « saturation des données » dont parlent Glaser et Strass (1967). En effet, les derniers entretiens étaient pertinents, mais je sentais que j'avais déjà suffisamment d'éléments communs et divergents pour croiser les données. Je commençais à voir se dessiner des stratégies mises en place pour pallier la dualité féminisme/foi catholique.

Ci-après le texte publié sur les réseaux, et envoyé aux personnes/associations contactées:

*Bonjour, je suis étudiante en Master 2 et je fais une enquête sur les femmes et le catholicisme. Pour cela, je souhaite rencontrer des femmes catholiques (baptisées), de tout âge, qui partagent également une ou plusieurs des valeurs suivantes : le droit à l'avortement, le mariage homosexuel, la lutte *Queer*, l'utilisation de la pilule et de la contraception, et la prêtrise pour les femmes. Les entretiens peuvent être réalisés en présentiel si vous êtes de Lyon ou environ (tout en respectant les consignes de sécurité nécessaires en ce moment), sur une plateforme de visioconférence (Skype, Zoom, etc), ou par téléphone. L'entretien est une*

²² Rauglaudre, T. (2019, 29 avril). On a discuté avec des jeunes féministes et catholiques. Consulté le 3 juin 2021, à l'adresse <https://www.vice.com/fr/article/qv7435/on-a-discute-avec-des-jeunes-feministes-et-catholiques>

discussion, un échange, sans jugement. L'idée est de comprendre votre parcours, vos engagements, et la manière dont se négocient vos valeurs. Les entretiens sont anonymes, les noms seront changés. N'hésitez pas à me contacter, ou à partager l'information !

IV. Présentation de la méthode d'analyse

Bien que les profils des enquêtées soient variés, j'ai pu, dès les premiers entretiens, commencer à voir des éléments qui revenaient de manière récurrente. Au bout de quinze entretiens, comme expliqué précédemment, il me semblait avoir fait le tour de ce que j'interrogeais avec mon guide. J'ai classé les données et verbatims en thèmes et sous-thèmes, ajoutant également des thèmes que je n'avais pas prévus dans mon guide mais qui étaient abordés par les interviewées.

À la suite de la présentation de ces éléments à ma tutrice Corinne Rostaing, réaliser des typologies pour rendre compte au mieux des résultats que j'avais obtenus semblait être une méthode d'analyse adaptée, l'objectif de mon enquête étant de comprendre de quelles manières les féministes catholiques concilient leur foi et leurs valeurs morales.

Didier Demazière indique qu'on ne peut échapper au fait de devoir faire des catégories, des réductions et des classements en sociologie pour rendre les résultats compréhensibles, sans rendre les catégories réductrices pour autant : "Plus précisément, la typologie doit être considérée comme une production intermédiaire plutôt que comme un résultat, comme une étape d'analyse plutôt que comme une forme finale." (Demazière, 2013 : 335)

L'appui que j'ai utilisé pour la typologie, notamment des rapports au féminisme et au catholicisme, était un repérage des thèmes récurrents et des ressemblances entre les interviewées. L'objectif était d'avoir un nombre réduit de "tas" ou groupements qui représentent toutes mes enquêtées avec des catégories bien différentes les unes des autres.

Pour établir les catégories, j'ai regroupé les enquêtées en fonction de ressemblances entre elles. Je ne suis pas partie d'un noyau bien défini, au centre des catégories. Par conséquent, il y a une certaine hétérogénéité au sein des regroupements.

Les catégories des typologies des rapports au féminisme et au catholicisme pourraient être vues comme réductrices, avec un excès de simplification. Or, il s'agit ici bien d'adopter une démarche méthodologique, il ne s'agit pas d'un résultat final d'analyse.

V. Retour réflexif

1. Positionnement et travail féministe

a) Analyse de mon positionnement

- *Le travail de distanciation*

Comme l'avance Serge Paugam en prenant l'exemple de Durkheim avec le suicide, les chercheur.ses ne choisissent pas les thèmes de leurs recherches par hasard :

“Les sociologues ne choisissent jamais totalement par hasard les thèmes de leur recherche et, dans le cas du suicide, il est rare qu'un sociologue s'intéresse à ce sujet sans y avoir été, à un moment de sa vie, directement ou indirectement confronté.” (Paugam, 2012 : 10)

Je suis partie d'une observation, en tant que féministe ayant évolué depuis toujours dans un environnement catholique : je n'ai jamais croisé de personne qui conciliait une foi catholique tout en étant féministe et je constatais une imperméabilité des deux champs, comme s'ils devaient s'opposer forcément. Du fait de cette imperméabilité, je n'ai pas osé tout de suite m'emparer du sujet lors du choix de mémoire en M1, mais ce questionnement m'apparaissait de plus en plus intéressant, et le traiter pour clôturer mes études féministes était la bonne occasion.

Le fait que je m'interroge sur un sujet en lien avec la religion, n'est pas un hasard non plus, comme l'observe Serge Paugam : « *Et il suffit de se rendre à un colloque des sociologues de la religion pour constater qu'une grande partie de l'assistance est composée de religieux ou de personnes proches d'un culte.* » (Paugam, 2012 : 11)

Être proche de mon sujet m'a apporté quelques avantages. Je suis familière à un vocabulaire, un univers, il m'a été facile de comprendre des références spécifiques (événements

marquants, personnalités connues), ainsi j'ai pu aller plus loin dans les entretiens parce que je n'avais pas besoin d'approfondir les contextes et je comprenais aussi grâce à ma propre expérience de quoi parlaient les enquêtées. Cependant, «comprendre de quoi elles parlent» correspond également à une limite du fait d'être proche du sujet. En effet, j'ai dû faire un effort de distanciation vis-à-vis des propos rapportés, les envisager avec un regard neuf, pour être la plus objective et scientifique possible.

Il a été difficile pour moi de réaliser ce travail, c'est souvent en parlant autour de moi de mes données et de mon matériel d'analyse, que je pouvais me rendre compte de choses, grâce au regard « naïf » des autres, à leurs questionnements de personnes détachées et étrangères au sujet pour qui rien n'était évident. Cette difficulté est bien décrite par Serge Paugam, dont l'article sur le sujet m'a été précieux pour remettre en question ma position :

«Il s'agit toutefois d'un exercice difficile car il implique une rupture du sociologue avec tout ce qui le rattache à l'objet étudié. Le chercheur résiste le plus souvent à élucider le rapport qu'il entretient à son objet car il y engage presque toujours, de façon plus ou moins inconsciente, son « intérêt » personnel. Il tente de répondre à travers une démarche scientifique à un questionnement qui est, bien entendu, en partie justifié par un enjeu de la connaissance sociologique, mais qui lui est aussi en partie propre. Certains sociologues ne s'en rendent pas toujours compte ou préfèrent en minimiser l'importance. » (Paugam, 2012 : 12)

Je ne prétends alors pas à la position de chercheuse impartiale sur le sujet. J'ai adopté une double observation, d'une part l'observation du sujet en lui-même, mais également de moi-même en train de l'étudier. Tout au long de mon travail, je cherchais à répondre aux questions suivantes : « Est-ce que j'essaie de valider mes propres hypothèses personnelles ? Est-ce que j'essaie de me rassurer ? Qu'est-ce que je cherche à démontrer ? ». Avec ces questions, il s'agissait de reconnaître ce que je souhaite faire avec cette étude, en étant honnête avec moi-même, en posant les éléments afin d'écartier ceux qui sont vraiment personnels et subjectifs pour ne garder que ce qui est objectivable, à savoir rendre compte d'une réalité d'une (même petite) part de la société. Ainsi, j'étais mieux à même de voir quand mon analyse penchait pour confirmer des hypothèses personnelles, et de pouvoir rectifier ma position. Ce travail n'est pas isolé et est bien connu des chercheur.ses, Serge Paugam parle d'une « *sociologie de la sociologie* » (Paugam, 2012 : 13).

- *Passer du sens commun au sens sociologique*

Pour passer du sens commun au sens sociologique, j'ai dû me détacher d'une part d'un vocabulaire familier, comme expliqué plus tôt, mais également des mots qui me venaient lors

de l'énumération de mes questionnements naïfs sur mon sujet. En effet, les questions qui me sont venues de prime abord étaient construire avec des mots qui traduisent le « *sens commun* » dont j'ai dû me distancier dans une démarche scientifique. Serge Paugam explique que les mots peuvent être un frein au questionnement sociologique, parce qu'ils sont connotés, il convient alors de se demander pourquoi ceux-là sont utilisés, et pas d'autres : « *Les mots de la vie courante s'imposent comme des évidences que le sociologue doit questionner. Il ne peut s'en servir sans les déconstruire ou tout au moins sans les définir de façon précise.* » (Paugam, 2012 : 15)

Mon travail ici consistait à me défaire des mots comme « tension », « inadéquation », « impossible », concernant le lien entre catholicisme et féminisme, mais également les mots centraux de mes interrogations, comme « catholicisme », « foi », et « féminisme ». Il a été nécessaire de redéfinir ces notions également en considérant par exemple que le féminisme ne va pas de soi, et en se basant plutôt sur des valeurs précises, dites féministes, choisies spécialement.

Si j'avais des prénotions personnelles, celles-ci étaient à replacer également dans un contexte social. Il est socialement reconnu que le catholicisme et le féminisme n'ont rien en commun et même s'opposent. Par conséquent, si je constatais qu'un lien était tout de même possible, je parlais du principe que l'association des deux chez une même personne était source de tension et de difficultés. Serge Paugam met en garde les chercheur.ses tant qu'au jugement spontané, auquel je n'ai pas échappé :

« En réalité, ce processus ne l'est jamais. Il s'agit sans doute de la question la plus difficile qui se pose au sociologue, celle qui réclame de lui le plus de vigilance pour ne pas tomber dans les facilités du jugement spontané, celui qui semble aller de soi et que l'on finit parfois par accepter comme tel en faisant preuve alors, sans s'en rendre compte, d'une grande naïveté. »
(Paugam, 2012 : 18)

Problématiser une étude c'est donc se détacher du sens commu et considérer comme des « fausses évidences » ce qu'on induit. Ici, la fausse évidence était celle avançant que le catholicisme et le féminisme sont incompatibles. Une fois les mots communs et évidents remis en question et redéfinis, j'ai pu adopter un questionnement et des concepts « nouveaux », inscrits dans une problématique scientifique.

b) Faire un travail féministe

Avoir un regard réflexif sur ma position c'est aussi m'observer en tant que féministe. En plus de ma culture catholique, il me faut également revenir sur mon féminisme et mon travail de mémoire qui s'inscrit lui-même dans une dynamique féministe, de par le champ d'études dans lequel il s'inscrit, à savoir le Master EGALES.

A l'aide de l'article d'Isabelle Clair²³, je vais revenir également sur ce pan là de mon travail, tout en explicitant ce que signifie véritablement de « faire un travail féministe » et ce que cela peut créer comme biais.

Une des plus grosses parts de mon travail de distanciation vis-à-vis de mon sujet concernait ma volonté de révolutionner le champ féministe, l'Eglise, ou encore de « sauver » les enquêtées. Isabelle Clair parle d'un phénomène que j'ai rencontré, au fur et à mesure de mes entretiens, : la sensation de « voler » des données, de n'être là que par intérêt, d'avoir accès à des témoignages précieux, parfois contenant des choses qui sont arrivées aux interviewées graves et révoltantes, et de ne pas rendre aux enquêtées ce qu'elles me donnaient. Or, on ne « vole » pas les données, c'est une impression, Isabelle Clair rappelle qu'on récolte les données pour en tirer une analyse globale, après.

« Par ailleurs le cynisme, s'il est en partie fondé sur le « vol » des enquêtées au profit de la carrière de l'enquêteur-trice, a également pour objectif la réussite de l'enquête : si ces deux finalités du terrain se recoupent à de nombreux égards, elles ne sont néanmoins pas synonymes. Mentir sur le sujet réel de sa recherche, sur son identité en dehors de l'enquête, observer les gens au-delà de ce qu'ils peuvent imaginer ont aussi pour finalité de constituer un matériau solide à même de fonder l'analyse, en l'occurrence féministe, que l'on en fera a posteriori. » (Clair, 2016 : 77)

Bien des fois, je ne me suis pas sentie légitime et dans une relation déséquilibrée avec les enquêtées qui me partageaient des pans de leur vie parfois très intimes, que j'allais ensuite « transformer » en données scientifiques, qui n'auront de la valeur que pour valider mon année, et obtenir mon master. En fait, l'analyse d'Isabelle Clair donne un tout autre point de vue sur la nature de la relation, qui est à double intérêts, puisque je donnais aussi à ces femmes un espace pour s'exprimer, ainsi qu'une reconnaissance sociale :

« Mais ce parti-pris l'empêche aussi d'analyser ce qui n'annule certes pas l'asymétrie de départ ni n'absout la part de « cynisme » inhérente à toute

²³ Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, (3), 66-83.

enquête de terrain, mais dément l'idée selon laquelle une relation d'enquête ne serait que cela : une sombre affaire d'exploitation et d'instrumentalisation d'autrui. Notamment parce qu'elle peut constituer pour les enquêté-e-s « une instance de légitimation » et de « reconnaissance », particulièrement dans des mondes faits « d'éléments qui sont tenus secrets parce qu'ils sont en panne, ou en quête de reconnaissance sociale ». (Clair, 2016 : 77)

En effet, cet espace donné, cette reconnaissance de leurs parcours, de leurs ressentis et difficultés vécues, s'inscrit également dans un travail féministe. J'ai eu accès au « privé », domaine d'une part réservé aux femmes et par conséquent toujours relayé au second plan, voir invisibilisé, justement parce que c'est le domaine des femmes.

Concernant les témoignages de mes interviewées et les choses intimes partagées, on m'a confié des expériences de violences vécues, qu'elles soient sexuelles, systémiques, liées au fait d'appartenir à l'Eglise, et/ou simplement dues au fait d'être une femme dans une société patriarcale. Être féministe et faire de la recherche c'est avoir une position bien spécifique et réagir en tant que témoin aux confessions de violences sexuelles, et cela a pour conséquences de briser les codes de l'entretien sociologique : *« Lorsqu'on enquête en féministe, la condition de témoin oblige à intervenir et en solidarité avec la victime, directement ou en déléguant l'intervention à des professionnel-le-s compétent-e-s. » (Clair, 2016 : 78)*

Pour plusieurs des entretiens, j'ai eu ce rôle-là, ayant conscience de la portée grave, politique et systémique des violences, dans le but d'agir pour lutter contre celles-ci.

Cependant, il existe des intérêts bien réels au savoir situé, comme l'explique Isabelle Clair (citant Sandra Harding). Le savoir situé implique le fait d'être au plus proche de son terrain, de parler de quelque chose qui nous concerne aussi. Cela a également une visée politique, le savoir que l'on produit est légitime, dans un monde universitaire encore largement dominé par les hommes, leurs expériences, leurs analyses et leurs points de vue :

«À l'inverse, Sandra Harding défend l'idée selon laquelle un savoir « intéressé » est capable d'engendrer une « objectivité forte » et des résultats « moins faux ». Les féministes ont produit et produisent des connaissances nouvelles, incluant des vies qui jusqu'à ce qu'elles en parlent dans leurs travaux n'étaient pas problématisées, et se trouvaient dès lors exclues du savoir légitime, parce qu'elles sont intéressées par les finalités de la recherche et les contraintes dans lesquelles celle-ci s'élabore, et parce que leur regard s'est formé dans des expériences inconnues de la plupart des savants. » (Clair, 2016 : 71)

J'indique alors ici clairement mon statut aux lecteur.trices, rappelant que mon travail est situé. Ainsi, malgré mes efforts de distanciation, que j'espère être efficaces, ma neutralité complète est impossible, mon travail est teinté de ma subjectivité.

Partie II : Analyse des résultats

I. Typologie des rapports au féminisme et au catholicisme

1. Rapports au féminisme

a) La prise de conscience féministe

- **La socialisation primaire**

Lorsque j'interroge les enquêtées sur leur entrée dans le féminisme et leur prise de conscience, elles sont plusieurs à me parler de leur famille. Liane Henneron explique que « *“La transmission familiale est souvent un facteur important dans l'engagement des jeunes féministes. [...] L'éducation féministe a donc une importance certaine dans la transmission de ces valeurs”* ». ²⁴

Ami indique avoir une famille qui a beaucoup participé à cela, étant donné que sa mère portait déjà des valeurs féministes, et que son père a grandi dans une société qu'elle qualifie de matriarcale. En cela, les femmes avaient du pouvoir. Elle a donc grandi dans un environnement dans lequel les femmes n'étaient pas brimées :

« Elle [sa mère] me disait que, le fait d'être une femme, ça ne devait pas être un problème pour moi, et que je devais laisser personne me dire qu'être une femme c'est avoir telle ou telle place. Et je pense que j'ai grandi dans cet environnement-là, et le fait que mon père qui vient d'une ethnie matriarcale, donc il a un certain respect pour les femmes, mais forcément, y'a des choses qui sont tellement ancrées dans leur éducation, qu'il y a eu une déconstruction qui a du être faite. Que ce soit mes frères, mon père, même de ma mère qui avaient déjà des pensées très féministes, quoi. »

Pour Laurène, les femmes de sa famille sont centrales et tiennent beaucoup de place. Elle explique avoir toujours vu des exemples de femmes fortes qui ne portent pas tout à la maison le partage des tâches entre ses parents est exemplaire. Cependant, selon elle, même si

²⁴ Henneron, L. (2005). Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme & la Société*, 4(4), 93-111.

sa mère s'efforce de ne pas faire de différence, elle dit ne pas avoir eu la même éducation que son frère et a davantage été socialisée aux tâches ménagères :

« J'ai... grandi dans un environnement dominé par des femmes, déjà mon arrière grand-mère, m grand-mère, ma mère, elles sont égales, dans le sens où mon père et ma mère ont un rôle assez identique, mais ça a toujours été évident qu'on avait le droit de faire ce qu'on voulait, que si on, fin, dans le couple on avait pas à se taire ou quoi que ce soit [...] je me rendais compte à peu près en même temps à la maison, que ma mère exigeait beaucoup plus de moi niveau ménage, lessive, rangement, elle m'as appris à repasser, elle a jamais appris à mon frère. »

Pour Ami, Alexia, Théana, leurs familles sont souvent d'accord avec leurs idées, elles n'ont pas de difficultés à s'exprimer. Elles estiment qu'elles ont toujours baigné dans une certaine ouverture. La famille d'Alexia est multiculturelle, les parcours différents des personnes de son entourage lui ont permis d'avoir une ouverture particulière :

« Depuis que je suis petite, que ce soit pour la justice envers les femmes, peu importe les religions ou quoi, vu que j'ai grandi dans une famille où on est assez mélangés, c'est vrai que y'a un peu toutes les opinions, y'a du machisme, de la misogynie, du racisme, y'a un peu de tout, et en plus, vu que c'est des chrétiens, enfin une partie qui ont grandis dans un pays musulman, où y'avait de l'oppression, ils ont une certaine vision même par rapport à l'Islam. »

La mère d'Esther était ce qu'elle appelle une « *Witch féministe* » et sa famille, qu'elle qualifie de communiste avait déjà posé des jalons pour l'égalité. Le modèle de couple de son père et de sa belle-mère lui a semblé idéal, notamment en termes d'égalité des tâches et de consentement :

« Et comme mon père c'est le premier à dire « bah nan c'est bon, c'est moi qui fais à manger, tu t'arrêtes et tu vas regarder un film », c'est le premier à... à ce qu'il n'y ait pas de charge mentale, de toujours tout faire pour que les femmes n'aient pas de charge mentale, ma belle-mère m'a beaucoup parlé du consentement en me parlant de papa, qu'elle ne s'est jamais autant sentie bien et dans une relation consentie qu'avec papa. »

Portrait d'Alexia

Alexia a 21 ans et est en licence d'Info-Com. Elle a grandi dans une famille multiculturelle, son père est orthodoxe et sa mère catholique. Sa famille a de multiples origines : arménienne, libanaise et algérienne. Elle a une foi qu'elle considère très intime, et ne cherche pas à la vivre avec d'autres. Elle va de temps en temps à la messe, soit catholique, soit orthodoxe, et explique que ce ne sont pas les mêmes expériences. Lors de la messe orthodoxe, elle dit être plus en « transe » parce que tout le contexte amène à ça : les chants a capella, le parfum d'encens, la proximité avec les autres fidèles et l'église plus petite, dont les murs sont entièrement tapissés d'icônes. Elle a peu de pratiques mais elle est très attachée au Carême, qu'elle fait avec les règles plutôt orthodoxes (éliminer tout produit animal de son régime, le sucre, l'alcool, faire plusieurs prières par jours, jeûne pendant 50 jours au lieu de 40). Elle considère que cela lui apprend pendant 50 jours à vivre plus simplement, à la « *manière des pauvres* », pour se sentir plus proche de Dieu. Le mélange culturel de sa famille lui a permis, à son sens, d'avoir un regard ouvert sur le monde, et de constater les inégalités dans la société. Elle a intégré petite aussi, en comparaison avec les garçons de son âge de sa famille, qu'elle n'était pas traitée pareil, du fait qu'elle était une fille.

- **La socialisation secondaire**

Les études et l'entrée dans le post-bac ont été marquantes en termes de déconstruction pour la plupart des interviewées. Si elles étaient déjà averties et engagées au lycée ou avant, les études ont permis d'approfondir leur engagement et leur volonté d'agir.

Pour d'autres, c'est justement d'avoir été plongées dans un univers social si différent de celui de leur enfance que cela a amené des réflexions et des prises de conscience, en confrontant leur avis à celui des autres et en s'ouvrant au monde. Toutefois, nous pouvons noter que la plupart des interviewées concernées étudient des sciences humaines, ces filières étant propices à la déconstruction de notre manière de vivre et de voir la société. Il s'agit de Laurène, Pauline, Mégane, Léonie, Jeanne et Fanny.

Pauline a toujours vécu dans le même environnement social, c'est à dire bourgeois et catholique, elle aurait pu poursuivre ses études dans une faculté catholique, mais a choisi d'aller à la l'université publique, pour changer de contexte :

« Etre à [nom de l'université] ça m'a appris ça aussi, qu'est-ce que j'ai bien fait de ne pas aller à la fac catho, maintenant la manière dont les gens s'habillent, j'arrête d'associer ça à leur genre ou leur orientation sexuelle, ça m'a vachement fait évoluer sur la manière de voir les autres. »

Jeanne a choisi de faire un master pour étudier le genre à l'université, en ayant déjà des prénotions féministes, mais dit s'être prise "une grande claque" en arrivant. Elle a dû remettre beaucoup de choses en question, et approfondir son féminisme, en le rendant plus inclusif :

« C'est faire le master genre qui m'a permis de déconstruire cette histoire de théorie du genre. J'avais déjà un petit bagage féministe parce que j'avais fait un peu de socio en prépa, on a lu la domination masculine de Bourdieu, c'était une révélation à l'époque, et le relire en master d'études de genre, c'était dur de réaliser que y'avait pleins de trucs heu... problématiques! »

Ces résultats permettent de confirmer ce que Liane Henneron avançait : *« La famille et l'université constituent des lieux privilégiés de prise de conscience des rapports de genre. »*²⁵

²⁵ Henneron, L. (2005). Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme & la Société*, 4(4), 93-111.

Portrait de Mégane

Mégane a 24 ans et est en Master d'études sur le genre. Elle est ouvertement lesbienne et féministe « radicale ». Elle a la foi depuis qu'elle est petite, transmise par sa mère. Le reste de sa famille n'est pas croyante. Sa mère lui a inculqué des valeurs telles que la bienveillance et le service à l'autre, dans une optique catholique. Aujourd'hui, elle dit s'appuyer sur ces valeurs pour son féminisme, et considère que ce n'est pas du tout incompatible d'un point de vue personnel. Du fait de son orientation sexuelle et de ses valeurs féministes, elle ne va plus à la messe, pour éviter de se retrouver dans un contexte qu'elle qualifie de « violent ». Elle vit sa foi seule, en la nourrissant avec des podcasts, des émissions, et des lectures de théologie féministe. Toutes ses amies proches sont athées, et avant de la rencontrer elles tenaient un discours anticlérical drastique, considérant qu'il était impossible d'être féministe et catholique, la religion participant à l'oppression des femmes et minorités sexuelles. Elle a débattu avec elles longuement, considérant d'un côté qu'elle permettait de nuancer l'image des catholiques, mais trouvant pénible de devoir justifier sa foi, et sa légitimité en tant que féministe.

- **Les expériences personnelles**

Si les enquêtées ont eu des facteurs comme la famille ou le fait de faire des études de sciences humaines et sociales pour s'indigner concernant la cause des femmes, et défendre des valeurs féministes, les expériences personnelles reviennent beaucoup dans les entretiens. Rien que le fait d'être femme, les placent face à des situations marquantes, souvent quand elles sont petites, qui leur font prendre conscience de la différence de traitement dont elles sont sujettes par rapport aux hommes/garçons.

Ce fait est soulevé par Liane Henneron : « *En effet, toutes les militantes interrogées s'identifient comme féministes et mentionnent en entretien l'importance des expériences personnelles comme point de départ de leurs engagements* ». ²⁶

Laurène a senti très jeune qu'elle n'était pas sur le même pied d'égalité que les garçons/hommes, notamment dans la cour de récréation :

²⁶ Ibid.

« Quand j'étais petite un mec s'est moqué de moi parce que j'étais pas épilée sous les bras » ; je savais que j'étais pas en sécurité dans la rue, que ma mère exigeait plus de moi à la maison, je me suis mise à questionner de plus en plus ce qu'il se passait autour de moi. »

Méliana également, en comparant avec son frère, ne comprenait pas pourquoi elle était traitée différemment, et plus durement :

« Une fille doit savoir faire son lit, une fille doit savoir faire le ménage, une fille doit savoir faire le repassage, une fille doit savoir étendre le linge, une fille doit savoir quand il faut faire les trucs, oh ça me saoule. Heu, ensuite, y'a pleins de trucs du style heu... mon frère, il sort. Il dit à la dernière minute qu'il sort, et des fois il revient le lendemain. Ça, c'est un truc que normalement on fait pas du tout chez nous. »

Pauline et Mégane se sont rendues compte qu'il existait des inégalités parce qu'elles sont sportives, et ont constaté un rapport différencié avec les garçons.

« Quand on me dit que je peux pas jouer au foot, en primaire » ; « Y'a un truc qui cloche, je trouve ça dingue qu'on nous apprenne à penser comme ça. » (Pauline)

« Je suis footeuse de base, le sport c'est comme la religion, c'est des bastions de virilité. » (Mégane)

La crainte également d'être agressée, se sentir vulnérable en tant que femme, a provoqué chez Pauline des réflexions et la prise de conscience que son genre, était problématique, et pouvait lui attirer des ennuis : *“Déjà quand tu te promènes le soir ben t'es forcément féministe”*. Il s'agit d'un sentiment partagé par Laurène également :

« Moi au lycée j'étais en term, j'arrivais à 22H30 tard le dimanche soir à la gare, et fallait que je sois avant 23h au lycée, et je marchais dans les rues de la ville, heu c'était à [nom de ville], et je me souviens que quand je passais [lieu dit] j'avais peur, sans jamais trop identifier pourquoi, mais c'était, voilà, c'était un sentiment bizarre, je savais que j'étais pas très en sécurité dans la rue. »

Par ailleurs, plusieurs d'entre elles ont été victimes d'agressions sexuelles/de viols, cela a attisé leur colère, leur envie de s'engager, de lutter pour l'égalité et pour le juste traitement des femmes et des minorités. Cela a fait éclater à leurs yeux, la différence de traitement qui leur est réservé dans la société, depuis l'agression subie, jusqu'à la prise en charge de celle-ci autant par la justice que des institutions, ainsi que l'accueil par les autres de leurs témoignages. Esther le formule ainsi : *« Je me suis fait violer donc forcément, ça attise la colère et la prise de conscience. »*

Raphaëlle Bessette-Viens a obtenu des résultats similaires avec les enquêtées de son étude :

*“Elles sont venues au féminisme par des situations qu’elles ont jugées inacceptables et qu’elles ont souhaité contester, cette contestation les ayant conduites à faire des choix de vie concordant avec leur engagement”.*²⁷

Léonie n’a pas témoigné être victime en entretien, mais dit que la prise de conscience s’est faite pour elle, quand elle a vu certaines femmes l’être, notamment au sein de l’Eglise :

« C’est clairement à partir de toutes les révélations sur les abus sexuels en 2019. Ça avait suscité une grosse remise en question, ça m’a fait prendre pas mal de recul, par rapport à l’enseignement de l’Eglise sur sexualité, prêtrise pour femmes etc »

A la lumière de cette mise en contexte, vis-à-vis de leur prise de conscience des inégalités liées au genre, nous allons maintenant voir quel rapport les enquêtées entretiennent avec le féminisme.

b) Typologie des rapports au féminisme

Après analyse des entretiens, j’ai pu regrouper les interviewées en différents groupes en fonction d’éléments similaires retrouvés dans les témoignages. J’ai cherché à comprendre le rapport qu’elles tenaient avec le féminisme et les valeurs considérées comme féministes, listées plus haut, lors de la présentation de ma méthode d’enquête. J’ai tenté de dégager des catégories assez larges pour ne pas altérer les propos des enquêtées, et retranscrire de manière intelligible leurs avis, et sentiments vis-à-vis du féminisme et du catholicisme. Le principe de la typologie étant de pousser les caractéristiques des catégories, j’ai eu du mal à prendre du recul pour me détacher de la subjectivité de chaque enquêtée, afin de la replacer dans un ensemble. Toutefois, il me semble satisfaisant d’établir le classement avec trois positions, dans chaque cas.

²⁷ Bessette-Viens, R. (2017). Deux figures de l’engagement féministe à Genève. *Nouvelles Questions Féministes*, 2(2), 85-99.

- « Je ne veux pas de l'étiquette »

Claire (61 ans), Fanny (19 ans), Théana (25 ans), Méliana (23 ans), Pauline (20 ans), et Alexia (21 ans) expriment ne pas se sentir concernées par le terme de « féministe », ni même par l'entièreté des valeurs que je présentais.

Fanny, Théana, Méliana, Claire et Pauline souhaitent ne pas être associées aux Femens, qu'elles considèrent « extrémistes ». La notion « d'extrême » est quelque chose qui revient souvent. Claire l'explique comme ceci: « *Y a des choses féministes trop extrêmes, et pour lesquelles je rentre pas dedans. Mais le combat des femmes, comment dire. Heu... les femmes m'ont toujours intéressées.* »

Fanny a également une image péjorative :

« *(soupire) Pour moi être féministe c'est pas heu... être femem tout ça, être dans l'extrême, tu vois. Parce que voilà, pour moi être radicale, je pense féministe dans le sens où la plupart des gens le voient, féministe... le côté péjoratif féministe... ce côté-là, pour moi c'est radical* ».

Théana et Méliana craignent le regard que ça peut renvoyer aux autres de se dire féministes.

« *Toujours dans un schéma de préjugés, féministes c'est des radicales, les Femens, quoi. Non moi, je me suis jamais définie comme féministe.* » (Théana)

« *Moi le terme de féministe je m'identifie pas à ça parce que pour moi, ce terme est hyper péjoratif. Je vois les femmes avec les seins à l'air, mais bon les extrêmes c'est toujours eux qu'on voit...* » (Méliana)

La comparaison aux Femens est intéressante. En effet, les Femens tiennent un discours anti-religieux, comme l'indiquent ici Marion Dalibert et Nelly Quemener :

« *Le discours antireligieux de Femen rencontre alors les agendas politique et médiatique en ce qu'il s'oppose au répertoire de la morale religieuse mobilisé par les opposants à la loi de la « Manif pour tous. » (Dalibert et Quemener, 2016 : 92)*

Les Femens ont déjà milité devant des lieux de culte, bousculant les mœurs religieuses, montrant par exemple leur poitrine, partie du corps des femmes cisgenres sexualisée, et devant être cachée. L'image que s'en font les catholiques est alors grandement alimentée par les médias, notamment la presse, comme l'expliquent les deux autrices :

« *La critique est particulièrement virulente au sein du Figaro, qui fait de Femen le symbole d'une « christianophobie » venant menacer la «*

civilisation » chrétienne (14 février 2013). » (Dalibert et Quemener, 2016 : 93)

La vision des enquêtées des Femens semble être influencée par ce qui circule dans le monde catholique à leur propos, et elles souhaitent s'en tenir à distance.

Alexia n'est pas tant dérangée par l'image des féministes, mais plutôt par le fait de se dire féministe, cela lui semble fataliste. Elle indique le dire quand il le faut, mais parce qu'elle n'a pas le choix, parce qu'il y a un combat à mener pour l'égalité.

« J'ai pas envie de me dire féministe, mais je suis un peu obligée de l'être parce que si on l'est pas et ben on se fait marcher dessus, quoi. C'est même pas pour moi c'est vraiment pour, fin, comment dire? Pour qu'on aille dans une société qui avance et qui recule pas parce que c'est ce qu'on est en train de faire, heu fin, faut être féministe, quoi. Jusqu'à ce que ça devienne un automatisme et qu'on ai plus besoin de dire « je suis féministe parce que ci, parce que ça . »
(Alexia)

Pauline reste également à distance de ce terme, lourd de signification sociale, et préfère éviter d'entrer dans des débats, ou de devoir sans arrêt justifier sa position.

« En fait ça dépend avec qui je me dis féministe ou non. En soirée, quand tu rencontres des gens, si tu te dis féministe, ça rentre direct dans des débats. Entre amis on se dit féministes, oui. » (Pauline)

Claire ne se sent pas féministe mais considère qu'elle est une femme avant tout. Elle défend des valeurs, elle sait qu'il y a des combats à mener, mais ne se sent pas concernée par les luttes, notamment des mouvements actuels. Elle est la seule des enquêtées, qui n'est pas de la même génération que les autres, cela pourrait expliquer le fait qu'elle ne se reconnaisse pas dans les mouvements féministes d'aujourd'hui, qu'elle ait même du mal à les suivre :

« Heu, féministe dans le sens de l'heure actuelle, avec les droits à heu... non. Moi je suis une femme et j'aime beaucoup être une femme, heu... mais de la à me dire complètement féministe, je sais pas, j'aime pas être enfermée dans des cases. »

Les enquêtées de cette catégorie de la typologie ont donc conscience des luttes et mouvements féministes, et de leur utilité. Elles savent également que les valeurs qu'elles défendent sont celles des mouvements féministes. Elles se reconnaissent les combats et sont engagées elles-mêmes mais ne souhaitent pas porter l'étiquette de "féministe".

Portrait de Pauline

Pauline a 20 ans, elle est en licence de lettres modernes. Elle vient d'un milieu très catholique et bourgeois, et n'est vraiment jamais sortie de ce contexte avant le lycée, quand elle a changé de ville. Sa famille était très attachée aux mœurs traditionnels et religieux. Ses parents ont divorcé quand elle était adolescente et sa mère s'est complètement détachée de l'Eglise, après avoir été rejetée, par leur paroisse et jugée par les autres fidèles. Le prêtre refusait également de donner la communion à ses parents, lors des messes. Son père est toujours croyant, et va encore à la messe dans sa nouvelle ville mais ne communie toujours pas. Quand elle a changé de ville, elle a réalisé à quel point elle vivait dans un monde qui n'était pas ce qu'elle appelle la « réalité ». Elle n'avait jamais vu de personne racisée de sa vie, et a constaté l'ampleur des stéréotypes racistes qu'elle avait intériorisé. Elle a choisi d'intégrer une université publique, pour justement trancher avec son milieu d'origine, et s'ouvrir davantage. Depuis, elle s'est indignée, et a assumé son féminisme, qu'elle étouffait depuis l'adolescence, déjà consciente des injustices liées au genre. Elle est cheftaine chez les Scouts Unitaires de France, qui est une branche catholique, aux valeurs traditionnelles, les groupes de jeunes sont non mixtes. Elle anime des garçons de 8 à 12 ans, et essaie de leur transmettre des valeurs qui vont dans le sens de l'égalité, en reprenant notamment les propos homophobes et/ou sexistes qu'elle entend. Elle souhaite également faire évoluer le discours véhiculé autour de la sexualité. Toutefois, elle s'est déjà retrouvée face à ses responsables, qui menaçait de l'évincer du groupe, si elle tenait un discours trop différent du leur.

- **« Je suis féministe »**

Jeanne (24 ans), Ami (25 ans), Eleonore (21 ans), Emilie (24 ans), Léonie (27 ans) et Laurène (21 ans) se disent féministes, ne craignent pas l'image qui va avec le mot, et défendent au quotidien les valeurs en question. Le féminisme fait partie intégrante de leur vie, elles se tiennent au courant des combats sur les réseaux sociaux, elles sont entourées d'ami.es qui partagent les mêmes valeurs, se remettent en question et déconstruisent leur vie en fonction de ça.

Ami rapporte les difficultés rencontrées, quand on se dit féministes, face aux autres :

« C'est chaud. Parce que, quand tu te définis comme féministe, y'a des féministes, qui te trouvent pas féministes (rires). Mais oui, moi. Parce que pour moi, c'est l'égalité sociale,

économique, politique, culturelle, femmes hommes, donc heu... oui. C'est mes convictions, c'est ce pour quoi je milite, j'ai ces discussions-là. Donc oui, je me considère comme féministe. »

Pour Eléonore, être féministe c'est aussi remettre en question ce qu'est être un homme ou une femme, et s'indigner, pour montrer qu'il y a un problème quelque part à résoudre :

« Est-ce que c'est vraiment heu, toutes les femmes sont sensibles, douces et tout ce qu'on veut, et heu, pas capables d'être indépendantes et voilà, ou heu, est-ce qu'on se poserait pas la question de qu'est-ce qui fait vraiment une femme, et de qu'est-ce qui fait vraiment un homme ? fin... c'est là où, moi je me dis féministe, parce que, j'hallucine sur certains trucs. »

Également, pour Emilie, être féministe est un moyen d'agir face aux injustices :

« Et le moment où je suis devenue féministe plus, c'est quand vraiment heu, fin dans l'adolescence et début âge adulte, j'me disais que y'avait tellement de trucs à faire, on est tellement loin de l'égalité, que... en fait il faudrait qu'on soit tous actifs, et qui n'est pas actif est en retard, quoi. »

Laurène lutte afin que les femmes puissent faire *« autant que les hommes »*, sans qu'elles soient freinées dans leurs entreprises parce qu'elles sont des femmes :

« Je considère pas qu'un jour on soit égaux par nature parce que... de fait, comment dirais-je ? Ce que je désigne comme les hommes et les femmes, on a des corps différents, on a des choses différentes qui sont là, par contre, je considère pas que ces différences doivent avoir un impact significatif sur ce qu'on est capables de faire et ce qu'on est amenés à faire. Donc je considère que les femmes doivent pouvoir en faire autant que les hommes si elles ont envie de le faire, voilà, sans qu'on leur rejette salement que ce sont des femmes, et que donc elles doivent moins ou plus en faire. »

Si elles sont actives sur les réseaux sociaux pour prendre la parole sur des posts avec des débats, interagir avec des personnes tenant des propos sexistes, misogynes, elles ne considèrent pas que ce soit du militantisme pour autant. Ce phénomène est constaté par Armelle Weil qui rapporte que :

« Cette distinction se fonde sur leur propre position dans le champ militant : deux des internautes féministes sont engagé-e-s politiquement dans des partis de gauche, quatre le sont dans le domaine associatif, et c'est à partir de cette position qu'elles et ils se définissent comme des personnes « engagées » et « militantes », beaucoup plus qu'à partir de leur activité virtuelle. » (Weil, 2017 : 77)

Emilie le considère comme suit :

« Alors pas militante parce qu'en fait heu, j'aimerais bien, mais j'arrive pas à trouver le temps, et je fais comme une bonne partie des gens aujourd'hui, j'essaie de partager des infos, de publier des trucs et tout, de suivre des actualités et des gens qui font le travail qu'il faudrait faire, mais ouais féministe mais pas militante. Mais j'aimerais bien, ça fait partie des trucs que j'aimerais bien faire. »

Portrait de Jeanne

Jeanne a 24 ans, et termine son master qui combine littérature et études sur le genre. Elle a grandi dans une famille bourgeoise très croyante, très pieuse. Ses parents se sont rencontrés lors d'un rassemblement de catholiques, et ont souhaité fonder une famille, en suivant les codes religieux, à savoir ne pas utiliser de contraception, avoir de nombreux enfants, et leur transmettre la foi. Jeanne a trois petits frères. Sa mère a fait plusieurs retours de couche, et le dernier en date était si serré, qu'elle a dû avorter, pour ne pas perdre la santé, ou la vie. Cet événement a été très douloureux, autant pour sa mère, que pour tout le reste de la famille, parce que pour des catholiques très proches des règles du Vatican, avorter est un meurtre. Les personnes de la paroisse des parents de Jeanne qui les ont accompagné.es dans cette épreuve ont été très violents avec elleux, en leur rappelant la gravité de leur acte, et qu'ils ne seraient plus les bienvenu.es à l'église. Après cela, les parents de Jeanne se sont éloigné.es de la religion, et ont perdu la foi. Iels ont divorcé, ce qui a été douloureux aussi pour Jeanne. Elle garde une grande colère contre l'Eglise et ce que les autres croyant.es ont infligé comme violence à sa mère. Elle a un lien avec l'institution très conflictuel, elle va difficilement à la messe, et cherche des groupes avec qui elle se sent bien, ce qui est difficile selon elle. Elle « rêve » d'une Eglise inclusive et queer, qui cherche à appliquer les préceptes de Jésus, et de Dieu, qui sont avant tout l'amour du/de la prochain.e, et la bienveillance. Elle se considère comme féministe « radicale », et assure vouloir toujours prendre le parti des femmes, quoi qu'il arrive.

- **« Je suis féministe et militante »**

Anaïs (28 ans), Esther (20 ans) et Mégane (24 ans) sont des féministes engagées, qui mènent des actions, et se regroupent avec d'autres militantes. La défense de ces valeurs est donc centrale dans leur vie.

Esther vit son féminisme exclusivement au sein de l'Eglise, elle s'y sent plus à l'aise, étant donné qu'elle est en licence de théologie, et se sent dépassée concernant les luttes des féministes laïques, tout en les suivant d'un point de vue extérieur :

« Et que, mon féminisme à moi, en vrai, il se contient beaucoup dans l'Eglise, parce que les questions de société, j'y connais rien, et j'ai beaucoup de mal à les comprendre. Fin ça fait beaucoup en fait, fin ma lutte elle est vraiment dans l'Eglise, mais genre je suis colleuse, et là on organise la manif du 8 mars à [nom de ville], fin y'a pas de souci avec le reste du monde mais, genre, quand y'a débat avec le reste du monde, je prends pas partie. »

Anaïs garde une place centrale pour le féminisme dans sa vie :

« Le féminisme est hyper présent dans ma vie quotidienne, fin c'est quelque chose qui est hyper déterminant. Et genre maintenant que je sais que je suis une meuf qui a été agressée sexuellement, le féminisme il est plus que déterminant, tu vois. »

Mégane se dit féministe depuis le lycée et indique que : *« La licence de sociologie ça a forcément aidé, évidemment. »*

Anaïs souhaite vraiment lier son féminisme et sa place dans l'Eglise, elle a mené des actions de collage et d'autres qui défendaient des valeurs féministes en lien avec la foi catholique. Toutefois, elle est aussi impliquée dans un féminisme qu'elle appelle « inclusif », et suit les luttes actuelles, notamment grâce aux réseaux sociaux :

« Genre heu « religieuses abusées, on vous croit », on était allées coller « Dieu.e » devant, sur les marches de Saint Ambroise à Paris, on avait collé « séparation de l'Eglise et de ma chatte ». fin voilà. Donc tu vois, j'ai des petits endroits comme ça, ou avec le collectif Adelphe avec qui j'ai fait des petites actions. »

Mégane quant à elle, ne lie pas son féminisme à sa religion, elle est en master d'études sur le genre, et mènent des actions laïques, en mettant de côté sa foi :

« On est vraiment une bande, on a créé une association par exemple, pour heu... essayer de rendre plus inclusif le milieu sportif, bon là ça a été annulé à cause du Covid mais on organise un tournoi de futsal LGBTI+, où en fait on fait signer une chartre de bienveillance et de non-discrimination à l'entrée, à tous les participant.es, tu vois ce genre de choses. »

Ci-après, le tableau récapitulatif des enquêtées classées en fonction des valeurs qu'elles partagent et la catégorie à laquelle elles appartiennent.

	Enquêtées	Droit à l'avortement	Mariage pour tous.tes	Contraception	Prêtrise pour les femmes	Déconstruction théorie du genre	Lutte <i>Queer</i>
« Je ne veux pas de l'étiquette »	Fanny	x	x	x			
	Méliana	x	x	x			
	Claire	x	x	x	x	x	
	Pauline	x	x	x		x	
	Alexia	x	x	x	x	x	
	Théana	x	x	x	x	x	
« Je suis féministe »	Eléonore	x		x	x		
	Ami	x		x	x	x	
	Laurène	x	x	x	x	x	
	Emilie	x	x	x	x	x	x
	Léonie	x	x	x	x	x	x
	Jeanne	x	x	x	x	x	x
« Je suis féministe et militante »	Anaïs	x	x	x	x	x	x
	Esther	x	x	x	x	x	x
	Mégane	x	x	x	x	x	x

Portrait d'Anaïs

Anaïs a 28 ans, elle est en doctorat de littérature. Lorsque j'ai réalisé l'entretien avec elle, elle m'a expliqué être dans un moment particulier de sa vie. En effet, elle avait réalisé quelques semaines plus tôt, qu'elle avait subi des agressions sexuelles lorsqu'elle était plus jeune. Elle était donc en train de faire une relecture de sa vie en tenant compte de cela. Elle a grandi dans une famille catholique, a été baptisée petite, ses parents et grands-parents lui ont transmis la foi. Lors de son adolescence, elle avait besoin d'un cadre très strict, et a trouvé dans l'Eglise un lieu idéal pour se protéger. Elle explique qu'elle s'est appuyée sur son identité de catholique pour se justifier lorsqu'elle refusait des rapports sexuels, notamment. Elle a fait une partie de ses études au Québec, ce qui lui a permis de sortir de son contexte habituel très proche de l'Eglise et de ses codes, et s'est redécouverte une identité Queer, ainsi qu'une grande volonté de s'engager contre les inégalités. Elle s'est engagée dans des groupes féministes laïques, mais n'y trouvait pas sa place.

Elle m'a témoigné essayer de remettre Dieu au centre de sa vie pour être plus sereine et que cela lui serve d'appui pour affronter ses traumatismes du passé. Elle se considère féministe « radicale », et queer. Son expérience de coming-out à sa famille a été douloureux, notamment avec les personnes de sa famille qui sont des adeptes de la « Manif pour tous ». Elle cherche à faire évoluer les mentalités au sein de l'Eglise, et a créé un collectif avec certaines de ses amies aussi féministes et radicales avec pour but de lutter contre les inégalités de genre, et l'oppression des personnes qui ne sont pas hétérosexuelles.

2. Rapports au catholicisme

a) La transmission de la foi

A l'exception d'Esther qui s'est convertie à 13 ans, toutes les enquêtées sont catholiques de par leur famille. Elles ont été toutes baptisées, en étant petites. Ami est la seule qui a été baptisée à l'adolescence, c'était son propre choix. Nous pouvons voir ici le poids de la famille, dans la transmission de la foi.

Le degré de croyance des familles est variable et a varié aussi au cours du temps et des histoires. Emilie, Laurène, Mégane et Théana ont des parents catholiques mais pas forcément croyant.es ou pratiquant.es. Anaïs et Alexia ont grandi dans des environnements catholiques/chrétiens, mais sans forcément que ce soit très prégnant, c'est plus par des valeurs et des rites que les choses se vivent. Ami, Méliana, Eléonore, Léonie et Claire ont des familles très croyantes et pratiquantes. Les familles de Jeanne et de Pauline sont les plus proches du stéréotype de familles catholiques bourgeoises avec des parents pieux, qui se sont rencontrés dans un contexte religieux, et dont l'éducation des enfants se fait aussi dans la foi. Elles sont chez les Scouts depuis petites et ont déjà participé à des séjours de vacances catholiques en lien notamment avec la communauté charismatique à laquelle appartiennent les parents. Dans les deux cas, aujourd'hui leurs parents ont divorcé, certain.es n'ont plus la foi.

Claire est la seule des enquêtées qui a des enfants, elle a pu me parler de la transmission de la foi en tant que parent. Concernant sa propre foi, elle estime être « *tombée dedans quand elle était petite* ». Elle a souhaité transmettre cette foi à ses enfants, parce que c'est quelque chose d'important pour elle. Iels sont tous.tes baptisé.es, mais aucun.e n'a gardé un lien quelconque avec la foi ou la religion. Elle est également grand-mère et a dû demander à sa fille si elle pouvait parler de sa foi et de sa religion à ses petits-enfants, et si oui, comment. La transmission aurait été importante pour elle, à donner à ses enfants, et ça lui fait « *mal au cœur* » de voir comme ses enfants « *se moquent de la religion* », surtout quand il s'agit de la sienne. Cependant, elle n'a jamais souhaité leur imposer. Elle leur a fait le catéchisme mais les a laissé choisir s'ils voulaient continuer.

« Du coup à l'heure actuelle, y'a aucun de mes enfants qui va à la messe (rires), et qui continue, voilà. Alors je pense qu'ils ont une spiritualité religieuse, croire à l'au-delà, à une présence, etc, mais dire que... qu'ils sont chrétiens, je n'en suis pas sûre. [...] Mais tellement que même pour mes petits-enfants, moi j'ai demandé la permission quand même que je parle de Jésus, de l'Eglise, etc, [...] Et alors c'est rigolo, parce qu'un jour leur fils aîné me dit un jour « mais c'est quoi ta médaille là ? », alors je lui dis que c'est ma médaille de baptême, et il me dit « mais moi aussi j'en veux une, moi aussi je suis baptisé ! » alors je lui ai dit « mais non mon chéri t'es pas baptisé » et il insistait (rires), alors du coup ben je lui ai expliqué avec des mots de son niveau quoi. Mais au moins heu... c'est dire que nous on croit à quelque chose, et que c'est important pour nous, quoi. » (Claire)

Portrait d'Esther

Esther a 20 ans, elle est étudiante en licence 3 de théologie. Elle a grandi dans une famille qu'elle qualifie de communiste, et d'anti-cléricale. Par conséquent, elle n'a pas eu une éducation catholique, et n'était pas familière à cette culture. Elle s'est convertie à 12 ans pendant son adolescence, lors de la première messe à laquelle elle participait. Elle raconte se sentir perdue et seule à cette période, et qu'elle a ressenti un « grand amour extraordinaire » et de la sérénité pendant le moment de l'Eucharistie²⁸ de cette messe. Sa vie a basculé, elle a parlé de cette expérience à sa famille qui ne l'a pas bien accueillie, ses grands parents l'ont reniée. Elle a été baptisée et confirmée²⁹ à 15 ans.

Elle a très vite souhaité devenir prêtre, et ne comprenait pas pourquoi on lui refusait l'accès à la prêtrise. Fascinée par le fait de « croire » qu'elle ne comprenait pas avant de le vivre elle-même, elle entre en théologie pour étudier pourquoi il y a des personnes qui croient, et comment on peut les accompagner spirituellement. Elle raconte qu'au lycée, elle inquiétait ses parents parce qu'elles ne sortaient pas vraiment pour des soirées ou des moments avec ses ami.es, pour préférer aller suivre des conférences sur les religions. En théologie, elle n'est pratiquement qu'avec des hommes, surtout des séminaristes. Elle apprécie lancer des débats en cours, surtout autour de la sexualité, cherchant à contrebalancer les discours des séminaristes sur le sujet. Elle explique avoir tendance à s'emballer lorsqu'elle entend des propos sexistes, misogynes, lgbtphobes, et/ou racistes. Plusieurs éléments l'ont amenée à développer une conscience féministe, et à créer une association féministe et catholique en Mars 2020. D'une part, elle a subi un viol, ce qui a attisé sa colère, mais elle est également indignée face aux injustices qui concernent les femmes et les minorités sexuelles au sein de l'Eglise. Elle a entamé des études de théologie pour transgresser les codes et faire des études qui étaient réservées aux hommes pendant très longtemps.

²⁸ L'Eucharistie est un moment de la messe catholique, il s'agit de « l'acte de l'Église qui renouvelle le geste du Christ à la dernière Cène. ». Eucharistie. (2021). Dans *Le Larousse*. Consulté à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/eucharistie/31621>

²⁹ La confirmation est un sacrement catholique. Il s'agit de confirmer son baptême, souvent reçu lors de la petite enfance, en affirmant de nouveau sa foi, et sa volonté d'être catholique. « *La confirmation est un sacrement. Recevoir la confirmation, c'est recevoir le don de l'Esprit Saint, promesse d'une vie enracinée en Christ.* ». Chatel, F. (2021, 28 mai). La confirmation dans l'Église catholique. *La Croix*. Consulté à l'adresse <https://croire.la-croix.com>

b) Typologie des rapports au catholicisme

- **« Je n'ai pas ou peu de pratiques »**

Fanny (19 ans), Mégane (24 ans) et Alexia (21 ans) expriment ne pas avoir de pratique, ou très peu. Fanny se considère catholique plutôt parce qu'il s'agit de l'identité de sa famille, elle a la foi, mais ne pratique pas. Elle ne va pas à la messe régulièrement :

« Ça me dérange pas d'aller à l'église, j'y vais à Noël, ou aux grandes fêtes religieuses, je me dis que c'est important, pas de réaffirmer sa foi, mais de... bah de me dire que... en gros je vais à l'église pour des raisons particulières, j'y vais pas souvent. En gros je suis pas hyper proche de la religion. J'y vais pas tous les dimanches à l'église, tu vois. Mais après je me sens quand même catholique, et j'y crois tu vois. »

Alexia se considère catholique, mais ne pratique pas en faisant partie intégrante de la communauté. Elle vit sa foi intimement, n'a pas besoin d'être en contact avec les autres :

« Mais la foi je considère que c'est plus intime, alors que le terme religion c'est vraiment plus généralisé, pas communauté hein, mais voilà. C'est un peu en groupe, alors que pour moi la foi c'est vraiment intime, individuel. »

Mégane vit sa foi intimement également, mais parce qu'elle n'a pas le choix. Elle souhaiterait pouvoir retourner à l'église mais choisit de ne pas le faire, puisque ça représente un trop gros coût, elle craint des propos violents, et de mal vivre d'être au milieu de catholiques qui ne partagent pas ses valeurs.

« Si on divise un peu la foi, en fait je communique pas tellement bien parce que justement, je ne vais pas à la messe ou très peu, fin [...], j'ai vraiment peur du mal à faire les deux, donc heu, ma pratique concrètement je sais pas, je prie tous les jours, plusieurs fois pas jours, et je.. après je lis seule la Bible, et y'a des chaînes télé cathos, que j'écoute pour essayer d'apprendre, parce que forcément j'ai pas une immense culture, parce que mes parents sont pas plus catholiques que ça, et ouais, pour l'instant c'est vraiment personnel en fait, j'y vais doucement on va dire. » ; « après l'objectif c'est quand même de retourner à la messe, très bientôt, j'habite à 50m d'une église, donc je pense que là ce sera bon (rires). En fait j'ai juste peur de qui je vais trouver, tu vois [...]. Et juste je sais pas sur qui je vais tomber. Et ne pas avoir quelqu'un dans mon entourage, fin dans mon groupe d'amis qui a ses thématiques aussi à cœur, ça rend difficile le fait de découvrir. Tu y vas seule ok, mais c'est effrayant, en fait. Donc c'est pour ça. Pour l'instant c'est vraiment des supports un peu personnels. » (Mégane)

Le fait de ne pas avoir besoin de pratiques régulières, et notamment d'être en communauté n'est pas un fait isolé, et est directement en lien avec la sécularisation de la société, ainsi que l'individualisation des croyances, comme l'explique ici Solange Lefebvre :

« Partout en Occident, et même aux États-Unis, cet individualisme semble s'accroître progressivement. Il suscite le détachement d'une communauté d'appartenance, de participation et d'engagement. » (Lefebvre, 2006 : 47).

- **« J'ai des pratiques régulières »**

Laurène, Théana, Anaïs, Emilie et Jeanne ont une foi qu'elles qualifient de vivante, elles ont des pratiques, vont à la messe et prient tous les jours dans leur cœur, elles apprécient être entourées d'autres chrétiens, cela les aide même à nourrir leur foi. Elles placent leur foi et leur rapport à Dieu au centre de leur vie, même si toutefois, cela reste intime. Elles se disent catholiques aisément en présence des autres, qu'ils soient croyants ou non.

Elles ont toutefois des difficultés à aller à l'église, et ont déjà quitté des messes en entendant des propos qu'elles considéraient comme violents et à l'encontre de leurs valeurs féministes. Jeanne témoigne :

« Bon après y'a pleins de moments où c'est encore très difficile, où je quitte des homélies à grands fracas parce que ça m'énerve et tout, mais en fait, je me rends compte que je peux pas être chrétienne toute seule. »

Laurène est également déjà partie pendant une messe : *« Mais le message politique m'ayant un peu rebroussée, je suis partie. »*

Emilie et Jeanne sont scouts, elles sont engagées au sein de leur compagnie, et considèrent cela comme une pratique à part entière, donc n'ont pas besoin de pratiquer davantage.

“Donc moi je suis scout aussi, chez les Scouts et Guides de France, et pour moi pareil, ça c'est une part hyper importante de ma vie de foi.” (Emilie)

- **« Je suis engagée dans l'Eglise »**

Pauline, Eleonore, Méliana, Léonie, Ami, Claire et Esther ont une foi forte, qu'elles vivent notamment avec les autres en allant à la messe et en pratiquant régulièrement. Elles sont toutes

engagées dans l'Église, encadrant des jeunes, ou en étant volontaires pour préparer des messes, et autres événements de leur paroisse. Elles placent leur foi au centre de leur vie, en envisageant tout ce qu'elles entreprennent sous ce prisme.

Claire prépare les messes avec son mari :

« Donc nous ça fait très longtemps, enfin, quand j'étais en mission, dans les années 90, où on a mis en place des équipes pour préparer les baptêmes, les fiancés, mais aussi pour faire les obsèques, donc on a une équipe [...]. Et donc, par exemple cette semaine, on doit préparer une assemblée de prières, qui aura lieu Dimanche, et puis la messe. Pour la messe on prépare les chants, les prières universelles, on essaie de réfléchir sur les textes, parce qu'on est un petit groupe, et là y'a plus de prêtre avec nous depuis très longtemps.[...]. On essaie d'être présents encore localement. »

Ami a besoin d'une communauté pour sa pratique :

« Si je m'installe dans une ville, le fait de pas avoir de communauté oui, ça va me manquer. Parce que c'est vraiment des moments de partage, mais vu comment la religion est vue en France, discuter par exemple de ce qu'on ressent spirituellement, c'est parfois pas bien accueilli, tu vois. Et trouver des personnes qui comprennent ça, c'est très important. »

Méliana, dont la famille est très pratiquante, en plus d'aller à la messe tous les dimanches, participe très régulièrement à l'adoration eucharistique³⁰, qui est un temps de prière individuel et silencieux, organisé par la paroisse :

« Mais heu, c'est vraiment quelque chose d'important pour la famille, de commencer la semaine par la messe. Du coup, voilà. Et heum, et après, ben par exemple, dans ma paroisse, heu, on fait l'adoration perpétuelle.[...] Par exemple, ma famille on a pris le créneau de 22h à 23h, donc tous les lundis, on sait qu'on va à l'église pour aller faire l'adoration. Enfin, normalement, ça devrait être quelqu'un de la famille, mais c'est toujours moi. »

Léonie aimerait pratiquer davantage, mais explique que c'est difficile de tenir une régularité. Elle se raccroche alors à la messe tous les dimanches :

« Oui bah alors heu, d'un côté je pense que c'est une habitude heu qui est très très ancrée, et d'un autre côté ça me nourrit spirituellement quoi, et y'a pas... des fois heu.. alors j'essaie

³⁰ L'adoration eucharistique est "une attitude de prière devant l'Eucharistie au sein de l'Église catholique et au sein de l'anglicanisme de tendance anglo-catholique. Selon la doctrine de l'Église catholique, le corps du Christ est réellement présent dans l'hostie consacrée. Lors de l'Adoration eucharistique, celui-ci est exposé et adoré par les fidèles." Adoration eucharistique. (s. d.). Dans Wikipedia. Consulté le 11 juin 2021, à l'adresse https://fr.wikipedia.org/wiki/Adoration_eucharistique

de...d'avoir une vie un peu de prières par ailleurs, mais bon bah c'est pas toujours heu simple heu, donc au moins il reste la messe du dimanche quoi (rires). »

Ci-après, le tableau récapitulatif du classement des enquêtées en fonction de leur rapport avec le catholicisme, et des valeurs qu'elles défendent.

Catégories	Enquêtées	Avortement	Mariage pour tous.tes	Contraception/ Sexualité	Prêtrise pour les femmes	Déconstruction de la théorie du genre	Lutte <i>Queer</i>
« Je n'ai pas ou peu de pratiques »	Fanny	x	x	x			
	Alexia	x	x	x	x	x	
	Mégane	x	x	x	x	x	x
« J'ai des pratiques régulières »	Théana	x	x	x	x	x	
	Laurène	x	x	x	x	x	
	Anas	x	x	x	x	x	x
	Jeanne	x	x	x	x	x	x
	Emilie	x	x	x	x	x	x
« Je suis engagée dans l'Eglise »	Méliana	x	x	x			
	Eléonore	x		x	x		
	Ami	x		x	x	x	
	Pauline	x	x	x		x	
	Claire	x	x	x	x	x	

	Léonie	x	x	x	x	x	x
	Esther	x	x	x	x	x	x

Portrait d'Eléonore

Eléonore a 21 ans, elle termine sa licence de psychologie, et entre en Master. Elle vient d'un milieu rural, et a choisi de faire ses études dans une grande ville. Pendant ses trois années de licence, elle était dans un foyer catholique en colocation. Elle n'était pas très pratiquante de base mais vivre au foyer lui a permis de raffermir sa foi et étant plus régulière dans ses pratiques, de pouvoir la vivre avec d'autres, et de débattre de toutes sorte de sujets, ce qu'elle apprécie beaucoup faire. Elle a oscillé entre des périodes de grande révolte contre le Vatican, et des périodes où elle se rapprochait le plus possibles des mœurs catholiques, craignant d'être traitée « *d'hérétique* ». Au moment de l'entretien, elle disait se tenir encore proche du Vatican, tout en défendant la cause des femmes. Elle a une conception du féminisme qu'elle appelle « l'égalité dans la différence ». Elle souhaite que les femmes et les hommes aient les mêmes dispositions au sein de l'Eglise, mais également au sein de la société, en remettant certains stéréotypes en question. Toutefois, elle tient à la complémentarité des genres, eux-mêmes affiliés à un sexe donné. Elle témoigne se sentir très loin des questions qui animent les mouvements féministes aujourd'hui, comme les questions d'intersectionnalité. Cependant, elle indique qu'elle est ouverte à ce qu'on lui en parle de manière posée. Elle se base beaucoup sur le fait qu'il n'y a pas de « vérité absolue » et apprécie discuter des sujets de société, pour se remettre en question.

3. Croisement des typologies

Dans cette partie, je propose de croiser les catégories qui résument les rapports au féminisme et au catholicisme des enquêtées. L'objectif étant de voir le lien de corrélation qui existe, entre le fait d'être plus ou moins engagée soit dans l'Eglise, soit dans le féminisme. Pour observer une véritable tendance et un résultat significatif, il faudrait multiplier les données et entretiens, mais nous pouvons déjà voir qu'un résultat se dessine, surtout quand on observe les combinaisons qui n'existent pas dans les résultats ou qui sont très peu représentées.

Nous pouvons observer d'une part, et nous y reviendrons plus tard, que les enquêtées sont très peu à ne pas avoir de pratiques, et sont tout de même assez engagées en Église, ou du moins, trouvent de l'importance avec le fait d'être en lien avec la communauté et d'avoir des pratiques collectives.

Nous pouvons voir qu'elles sont plus nombreuses à ne pas vouloir de l'étiquette « féministe », que celles qui n'ont pas ou peu de pratiques. Elles sont également plus nombreuses à être engagées dans l'Église qu'à être engagées dans le féminisme. Nous pourrions l'expliquer par le fait qu'elles proviennent de familles et d'environnements catholiques, et portent cette identité depuis leur enfance, quand l'entrée dans l'engagement féministe se fait progressivement, et plutôt à partir du lycée (pour celles qui ont vécu leur prise de conscience le plus tôt). Elles tiennent donc un lien plus étroit avec le catholicisme, qu'avec le féminisme.



Le schéma présenté ci-dessus est intéressant pour représenter le lien de corrélation entre l'engagement dans l'Église, et l'engagement féministe, cependant, il ne rend pas compte de la façon dont elles considèrent et vivent la négociation entre les deux. Nous le verrons dans la partie suivante avec la présentation d'une typologie des féminismes en fonction de la façon dont la notion de genre est considérée. Il résume donc la partie que je viens de développer, mais n'est pas à lire de manière isolée, pour comprendre tous les résultats de mon étude.

Par exemple, Eléonore se place dans un engagement fort en église, et se dit féministe sans problème, cependant, elle n'est pas parmi celles qui vivent la dualité avec le plus de complexité d'un point de vue moral car elle n'a pas la conception du genre la plus éloignée de celle de l'Eglise.

II. Deux univers incompatibles ?

1. La place de la notion de genre

Être féministe et être catholique semble incompatible. A priori, on pourrait se dire que les deux univers identitaires ne se rejoignent sur rien. Cependant, au cœur de la lutte féministe, il y a la notion de genre, qui est déconstruite, ou soutenue (Butler, 2019 : 67). Raphaëlle Bessette-Viens l'explique bien, en citant Alexandre Baril, et son étude en 2015, présentant 4 paradigmes féministes :

« Les approches du sujet politique féministe des unes et des autres peuvent être comprises à l'aune des différents courants théoriques féministes, qui n'interprètent pas de la même manière le modèle « sexe/genre ». Comme le montre Alexandre Baril (2015), les paradigmes théoriques d'interprétation du sexe/genre, qui rendent notamment compte des clivages entre approches féministes transinclusives et transexclusives, ou entre féminismes matérialiste et queer, sont donc importants à prendre en considération pour comprendre les fondements des stratégies militantes des féministes. » (Bessette-Viens, 2017 : 87)

Ici, je m'appuierai sur les paradigmes d'Alexandre Baril, afin d'expliquer mon raisonnement et mon choix de catégories.³¹

L'Eglise combat fermement ce que le Saint Siège appelle la « théorie du genre », habilement renommée pour discréditer le combat des féministes, et montrer comme la déconstruction du genre paraît illusoire, en opposition à la vision divine des sexes qui sont complémentaires. Le mot *théorie* ajoute un aspect idéologique, pour renforcer leur doctrine.

³¹ Baril, A. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : interprétations féministes des transidentités. *Recherches féministes*, 28(2), 121–141.

Par ailleurs, selon si l'on déconstruit plus ou moins le genre, cela semble avoir un rapport avec le ressenti de tension plus ou moins forte, dans son rapport avec l'institution qu'est l'Eglise catholique, son sentiment d'appartenance, et par conséquent, sa foi.

« Déconstruire le genre » signifie ici remettre en question la vision binaire, complémentaire et hiérarchique des rôles des femmes et des hommes dans notre société, organisée de manière patriarcale.

En effet, si l'on défend des valeurs féministes, tout en considérant le genre comme découlant du sexe biologique, reconnaissant une binarité des genres, complémentaires qui plus est, la tension avec la doctrine catholique institutionnelle est moindre. Parfois elle ne dérange même pas vraiment pour continuer d'avoir un rapport proche avec l'institution, de continuer à la trouver importante, et garder des bons liens avec la communauté, sans que cela ne remette forcément sa foi en question. Mais des dissonances peuvent se traduire au travers d'autres valeurs, comme la lutte pour que l'avortement soit un droit.

Cependant, si l'on déconstruit complètement le genre, en le considérant purement comme une construction sociale, qui ne se base sur aucune donnée biologique ou naturelle, qu'on défend une philosophie *Queer*, ou qu'on se définisse comme tel, les rapports avec l'Eglise sont alors conflictuels, voire impossibles. Les interviewées qui sont dans cette catégorie de la typologie sont celles qui n'ont quasiment pas de lien avec l'Eglise, ou une communauté de croyant.es. La pratique de leur religion est alors impossible avec les autres, et leur foi est intime, très personnelle et n'a d'ailleurs pas forcément vocation à évoluer, pour tenter de faire changer l'Eglise ou les mentalités des autres croyant.es.

Ce constat a également été établi par Béatrice de Gasquet :

« Les questions de genre et de sexualité deviennent alors un « marqueur symbolique » des frontières entre différentes tendances religieuses, ce qui piège dans certains cas les femmes et les minorités sexuelles. »(de Gasquet, 2021 : 675)

Nous pouvons alors organiser les valeurs et les classer selon qu'elles soient sources de tension de façon plus ou moins forte, entre l'appartenance à l'Eglise et la foi et la volonté de combattre les inégalités. J'ai établi un continuum en fonction de la déconstruction de la notion de genre et ce qu'elle implique, pour ensuite croiser ces catégories avec les six valeurs dites féministes, choisies et présentées pour mon étude.

Il semble important de rappeler ici les caractéristiques de la typologie, les traits sont forcés et les catégories plus rigides que la réalité. Il s'agit ici de rendre intelligible des données éparées, et de voir se dessiner une tendance, concernant la tension que l'on peut rencontrer lorsqu'on est catholiques, et qu'on défend des valeurs féministes. Ainsi, au cas par cas, les interviewées ne sont pas des exemples parfaits des types dégagés sur le continuum, il s'agit bien d'une tendance.

- **Binarité de genre, complémentarité**

Le premier groupement du continuum concerne les enquêtées qui ne déconstruisent pas le genre, mais le considèrent comme lié au sexe biologique, et non comme une construction sociale. Les sexes/genres sont complémentaires. Cette conception correspond à ce qu'avance Alexandre Baril dans le premier paradigme :

« Dans ce paradigme, le sexe (anatomique, ou plus récemment identifié à travers les chromosomes ou les hormones) détermine le genre. Ce paradigme suppose que le sexe et le genre entretiennent un rapport causal, où le sexe est la cause et le genre est son effet ou sa conséquence directe (Nicholson 1999 : 64). Les sexes de naissance et les genres masculin ou féminin sont fusionnés et indistincts, car ces notions doivent concorder : le sexe mâle avec le genre masculin, le sexe femelle avec le féminin (Mathieu 1989; Nicholson 1999). Ces catégories binaires sont vues comme exclusives et invariables. » (Baril, 2015 : 124)

Ainsi, pour les enquêtées qui partagent cette vision du genre, il est possible de défendre l'avortement comme un droit, ainsi que l'utilisation de la pilule ou d'une contraception, tout comme la prêtrise pour les femmes cependant, le mariage pour tous.tes, la déconstruction de la « théorie du genre » et la lutte *Queer* ne sont pas des valeurs qui seront défendues. Autour de ce groupement, je placerai Eléonore, Méliana et Fanny. En effet, ces dernières nécessitent un regard nouveau sur la notion de genre. Elles défendent « l'égalité dans la différence » et se rapprochent de la définition du féminisme essentialiste, ce qu'explique Alexandre Baril :

« Par conséquent, ces féministes veulent conserver les catégories de sexe/genre et optent pour une stratégie politique de revalorisation du féminin dévalorisé par le patriarcat. Elles revendiquent l'égalité dans la différence ». (Baril, 2015 : 125).

Eléonore le considère comme suit :

«Après heu... nan mais... mais après, c'est vouloir que les choses soient en place, et retrouvent leur place naturelle. Dieu a créé homme et femme, quoi.»

- **Binarité de genre, pas de complémentarité**

Ensuite, un second groupement concerne une déconstruction déjà un peu entamée, la binarité est toujours présente, les enquêtées considèrent deux genres, liés à deux sexes, mais ces derniers ne sont pas nécessairement complémentaires. Ainsi, toutes les valeurs compatibles avec le groupement précédent sont partagées aussi, nous ajoutons ici le mariage pour tous.tes, et la déconstruction de la « théorie du genre ». Seule la lutte *Queer*, n'est pas compatible, puisque cela nécessiterai de renoncer à des étiquettes, ainsi qu'un ordre de pensées bien établi et rigide. Les enquêtées de ce groupement sont favorables au mariage pour tous.tes, que ce soit civil, ou bien religieux, je parle ici d'Alexia, Claire, Théana, Pauline, Laurène et Ami. Cependant, elles ne défendent pas les droits des personnes *queers*, souvent parce qu'elles ne se sentent pas légitimes, ou qu'elles ne comprennent pas bien les enjeux, et ce que souhaitent les personnes qui cherchent à s'affranchir de la binarité des genres. C'est le cas notamment de Laurène : « *Chacun sa croix, je suis incapable d'éprouver, je m'investis pas dans des luttes pour lesquelles je ne suis pas concernée.* » et de Théana : « *Je remets pas en question le genre, mais j'essaie aussi de travailler sur moi, c'est encore pas très naturel, mais je me pose des questions pour que ça le devienne.* »

- **Abolir le genre**

Enfin, le troisième et dernier groupement est celui des enquêtées qui souhaitent s'affranchir complètement du genre ne le considérant en rien comme significatif. Les enquêtées concernées sont les suivantes : Mégane, Anaïs, Jeanne, Emilie, Léonie et Esther. Ici, on peut retrouver des idées semblables aux mouvements féministes matérialistes ou *Queer*, comme de ne plus avoir le genre comme catégories déterminantes dans la société puisque cela induit une hiérarchie de manière inhérente.

« Le genre ça n'a aucun sens, c'est tout une question de construction sociale, les rôles sociaux tout ça, j'ai pas lu tous les bouquins féministes heu, fin tu vois, les classiques etc, j'ai une partie de ma bibliothèque qui est classée féministe, féministe queer. » (Anaïs)

Le genre est une organisation sociale qui hiérarchise les rôles sociaux des femmes et des hommes, ainsi que toutes les personnes ne souhaitant pas s'identifier à l'un ou l'autre genre, ou qui s'identifient aux deux à la fois. Pour ces enquêtées ci, toutes les valeurs sont défendues, y compris la lutte *Queer*. Souvent, il s'agit de personnes concernées ; par exemple Mégane, Jeanne, Esther, et Anaïs ont explicitement dit qu'elles s'identifient comme lesbiennes,

bisexuelles, pansexuelles, ou en questionnement. Par conséquent, ce sont celles qui se trouvent le plus en opposition avec l'institution religieuse catholique, et rencontrent le plus de difficultés pour allier leur foi et leurs engagements féministes. Elles gardent cependant toute la foi, et ne sont pas en rupture totale mais encore en réflexion vis-à-vis de leur position, et vivent donc leur foi seules, la plupart du temps, de manière intime, en faisant du « *bricolage* » afin d'aménager au mieux leurs deux univers d'appartenance. Ce fait est exposé par Martine Gross, citant Danièle Hervieu-Léger :

« Si la modernité se traduit par la transformation des identités religieuses en identité privée et par l'accent mis sur l'affirmation de l'autonomie du sujet, ceci n'implique pas que ce dernier puisse faire l'économie d'un partage collectif du sens. Comme le souligne Danièle Hervieu-Léger (2001) le mouvement d'individualisation de la modernité ne contredit nullement la recherche d'une communauté de la part d'individus en quête de validation de leur expérience spirituelle « bricolée ». » (Gross, 2008 : 27)

Nous voyons bien ici se dessiner un lien de corrélation entre la déconstruction du genre, et le malaise vécu par les enquêtées vis-à-vis de l'institution catholique.

Ci-après, le tableau récapitulatif des valeurs qui sont défendues, en fonction de la façon dont les enquêtées envisagent la notion de genre.

Valeurs dites "féministes" et auxquelles l'Eglise s'oppose	Binarité du genre, complémentarité	Binarité du genre, pas de complémentarité	Abolir le genre
L'accès à la prêtrise pour les femmes	X	X	X
Droit à l'avortement	X	X	X
Usage de la contraception	X	X	X
Déconstruction de la "théorie du genre"		X	X
Mariage pour tous.tes		X	X

Lutte <i>Queer</i>			X
--------------------	--	--	---

2. Différents moyens de conciliation

Tout au long de cette partie, je vais m'appuyer sur le travail de Martine Gross, publié en 2008 qui s'intéresse aux chrétien.nes homosexuel.les. Avec le féminisme je ne peux pas parler d'identité comme pour l'homosexualité, cette dernière étant une orientation sexuelle et/ou romantique ne reposant pas forcément sur des convictions politiques. Martine Gross a établi une typologie des manières de gérer la « *dissonance cognitive* », terme emprunté à Léon Festinger (1957). Elle le définit comme tel : « *Il s'agit d'une tension entre un système de valeurs auquel on adhère et des pratiques vécues comme contradictoires avec ce système.* ». (Gross, 2008 : 69)

Ces différentes stratégies sont intéressantes, et j'en retrouve certaines dans les entretiens menés avec les enquêtées. Comme il s'agit de stratégies, rien n'est figé, les enquêtées peuvent adopter plusieurs stratégies différentes. Cependant, nous verrons dans la partie suivante se dessiner une tendance, en croisant les stratégies adoptées, en fonction de la manière dont les enquêtées vivent la dualité.

a) La dualité impensée

Tout d'abord, cette stratégie concerne les femmes qui ne ressentent quasi pas de tension, parce qu'elles ne pensent pas les choses comme une dualité, ou comme source de tension. L'idée ici pour les enquêtées est de séparer complètement les deux univers, ou de n'être engagée pleinement dans aucun des deux.

Fanny, Alexia, Théana et Pauline disent ne pas vraiment vivre de tension, puisqu'elles séparent totalement les éléments. Fanny est celle qui est la plus drastique, elle a avoué avoir participé à l'enquête par curiosité, et parce qu'elle avait un avis pro-avortement, tout en étant catholique grâce à l'éducation qu'elle a reçue. L'entretien était plutôt court et elle ne comprenait

pas bien le sens de mes questions, puisque pour elle, il n'y avait pas de problème à se poser. L'Eglise n'a rien à faire dans sa vie privée, et dans celles des autres :

« Fin tu penses tes valeurs, mais tu vas pas penser qu'en fait c'est une dualité entre tes valeurs etc, mettre des mots là-dessus, etc. Je n'y avais pas pensé quoi... Parfois faut prendre du recul, tout va bien dans ta vie, ok t'as pas les mêmes valeurs que tout le monde, mais qu'est-ce qu'on s'en fout. Ok t'as l'Eglise dans le sens institution, mais on vit en France, on a la chance d'être libres, y'a pas de mode d'emploi (rires). Les cathos ont l'air tous pareils, mais ils sont tous différents, fin. Ça me saoule. »

Alexia vit les choses personnellement, elle ne voit aucune contradiction entre sa foi et ses valeurs :

« C'est des choses qui sont tellement dans l'intimité que c'est des choses dont je considère que l'Eglise n'a pas à remettre en cause. Au contraire, je trouve qu'elle se tire une balle dans le pied. On le voit, que les églises se vident de plus en plus, que la jeunesse n'arrive plus à s'y retrouver. »

Elle est coupée de la communauté, elle dit vivre les choses intimement, et n'a besoin de rien d'autre que d'elle-même pour prier et vivre sa foi. Vivre avec ses convictions féministes et sa foi ne lui semblent pas être un problème, parce qu'elle ne parle pas de sa foi et de son appartenance religieuse en dehors de sa famille, ou de ses proches.

Théana tient un discours similaire, elle sait faire la part des choses quand elle doit réagir en tant que catholique (généralement à l'église, ou avec d'autres croyant.es) ou féministe et défendre la cause des femmes et des minorités sexuelles :

« Nan que ça fonctionne pas, en fait, fin, en même temps c'est imbriqué parce que c'est deux choses qui font ma foi, et ma manière d'être, en fait c'est ça, c'est imbriqué dans ma manière d'être, mais en même temps, je les fais pas nécessairement fonctionner ensemble, quoi. »

Pauline joue aussi sur les deux tableaux, elle s'adapte, en fonction des autres et ne mélange pas les deux :

« Ben tu vois, moi j'ai toujours l'impression d'avoir le cul entre deux chaises. Et de me limiter dans mes paroles, que ce soit d'un côté ou de l'autre, et tu vois si c'est un endroit où je peux être pleinement moi-même, ouais. »

En tenant compte de ces résultats, nous pourrions penser à la catégorie de Martine Gross qu'elle a nommée « négociation identitaire ». Il s'agit de la modification du comportement à la base de la dissonance cognitive en rejetant soit l'un des deux camps, soit en séparant strictement.

Aucune des interviewées que j'ai interrogées n'ont rejeté complètement leur foi et leur appartenance à l'Eglise. Elles y restent encore attachées donc cette combinaison n'existe pas dans mes résultats. Celles qui ont tourné le dos à la religion, n'étaient pas concernées par cette étude, comme précisé dans l'annonce de recrutement. Martine Gross expose trois manières de renégocier son identité : réprimer l'un ou l'autre, compartimenter, ou intégrer (une paroisse inclusive). Ici, pour les quatre enquêtées de cette catégorie, on retrouve le fait de compartimenter, sans privilégier l'un ou l'autre, mais adapter en fonction d'où on se trouve : à l'église, avec ses proches, avec d'autres personnes qui partagent les mêmes valeurs politiques, etc.

b) Se résigner et réinterpréter

Une autre stratégie employée est de chercher à nuancer ses engagements, dans les deux camps. Claire, Jeanne, Ami et Laurène partent du principe que « *c'est comme ça* », que ça fonctionne ainsi, et ne cherchent pas forcément à forcer les choses. Elles font des concessions autant vis à vis de leur rapport avec le féminisme, en étant peut-être moins investies que d'autres, ou de leur rapport au catholicisme en étant tolérantes face aux des avis divergents des autres, ami.es, proches, ainsi que plus clémentes, lors de l'expression de propos contre leurs valeurs quand elles sont à l'église.

Également, elles ne sont pas investies régulièrement en église, et peuvent réfréner leur foi, ainsi que leurs valeurs religieuses, quand elles sont avec d'autres féministes, ou quand il s'agit de défendre des valeurs féministes.

Martine Gross parle surtout de la réinterprétation quand il s'agit des textes religieux. Elle présente trois manières de faire. Dans un premier temps, elle mentionne la capacité des enquêtées de son étude à interpréter (ou réinterpréter) les versets problématiques dans la Bible, qui condamnent soi-disant l'homosexualité. Ici les interviewées ne vont pas chercher que ce qui tourne autour de l'homosexualité, bien que ça puisse en faire partie, mais comme Jeanne l'explique, revendiquent d'être en droit d'interpréter les écrits pour en faire des paroles d'amour, d'inclusion et d'ouverture :

« Et je me suis dit voilà c'est la preuve qu'en fait, la Bible, les textes bibliques et religieux en général, ils ont toujours une actualité et que... en fait, on est en droit de les interpréter pour en faire des écrits d'amour et d'inclusion, et d'ouverture, et que c'est en ça qu'ils sont beaux, et

qu'ils ont de la valeur, quoi. [...] donc ouais, en fait cet été, j'ai eu pleins de textes sous les yeux, qui sont des trucs d'amour et d'ouverture, et je me disais fin... comment c'est possible qu'on puisse ne pas comprendre que Jésus et Dieu sont profondément homophiles et transphiles, fin ils n'ont aucun problème, en fait »

Ensuite, il semble pertinent pour les interviewées de chercher à s'appuyer sur les valeurs d'amour et de bienveillance, et de tolérance, qui sont celles mises en valeur par la religion catholique. A la question "quelles sont les valeurs catholiques selon vous?" les enquêtées ont fourni les réponses suivantes :

- l'amour,

« Dieu est amour. » ; « Dieu aime tous ses enfants. » (Jeanne)

« Dieu envoie un message de compassion et d'union. » (Ami)

- être tourné.e vers les autres,

« On se doit d'être tournés vers les autres. » (Claire)

« C'est accueillir l'autre, faire attention à l'autre, à ses qualités. » (Pauline)

« Porter notre attention sur l'épanouissement de la personne. » (Ami)

- ne pas brimer la liberté de chacun.e,

« T'as pas à lancer des invectives pour te sentir mieux. » ; "L'isolement n'est pas chrétien, tu n'as pas à brimer les autres." (Ami)

« Les humains n'ont pas le droit de quoi que ce soit sur d'autres humains. » (Mégane)

Par ailleurs, ces valeurs sont perçues comme tout à fait compatibles avec le féminisme, voire identiques. S'appuyer sur ce fait, leur permet de se sentir davantage légitime avec les deux statuts, et d'être en accord avec elles-mêmes, comme le décrit Emilie :

« Dans ma foi, en tant que juste moi qui crois, et comment je crois, ça me paraît pas incompatible du tout, parce que heu... pour moi en fait, la représentation physique de Dieu si y'en a une, c'est l'amour entre deux personnes. Fin genre le sentiment, l'amour au sens large, l'amitié, la compassion et tous ces sentiments qui découlent aussi heu, de l'amour et donc, à partir de là, pour moi la seule vraie exigence de Dieu, c'est vraiment de respecter ça. Et du coup, après heum... en fait, je me sens légitime dans mes positions, et je me dis que je vois pas que Dieu puisse dire le contraire, à mon avis il est d'accord, et du coup ça me permet d'être assez bien dans ma foi »

Ou encore Mégane :

« Pour moi les valeurs du christianisme c'est vraiment l'amour, la générosité, et le don de soi, et du coup, pour le coup, je trouve que ça entre pas du tout en contradiction avec mes valeurs

féministes, qui sont ben, la lutte pour chacun, que ce soit par rapport à l'orientation sexuelle, à l'identité de genre, la classe sociale. Et du coup ça, pour le coup, ça se nourrit, je pense. »

Mettre l'accent sur Dieu serait également un moyen de se recentrer sur l'origine du message et de se sentir davantage légitime. Dieu est vu comme une entité qui dépasse les pôles humains et notre capacité à définir les choses. Donc pour elles, Dieu n'a pas de genre, et n'a que faire des genres. Elles font la distinction entre Dieu, parfait et amour, et l'institution, humaine et imparfaite. Claire considère que Dieu est infini, qu'on ne peut le définir avec nos unités de mesure :

« Dieu il est infini ! On n'arrive même pas à se le représenter. Donc comment on peut raisonner sur l'infini. C'est des choses qui nous transcendent, qui sont bien au-delà de ce qu'on peut comprendre, dans nos petits quotidiens. Et alors on se tape les uns sur les autres pour des mesquineries. »

Mégane légitime sa colère envers l'institution et/ou les catholiques avec qui elle n'a pas les mêmes valeurs en estimant que Dieu ou Jésus n'auraient jamais prôné des valeurs autres que la bienveillance, l'amour et le respect :

« Ils se protègent tous en fait, et moi le Dieu auquel je crois, il serait pas d'accord avec ça, il a jamais prôné ça, et Jésus n'a jamais été comme ça. Donc heu... je pense que j'ai plutôt raison d'être en colère là-dessus. »

Elles associent beaucoup d'adjectifs différents à la figure de Jésus : « *communiste* », « *progressiste* », « *féministe* », « *inclusif* », « *qui accueille aussi ceux qui ne croient pas* ». Méliana, en opposition avec les valeurs racistes véhiculées et associées à certaines mouvances catholiques, va même jusqu'à déconstruire le racisme avec le modèle de Jésus : elle rappelle que Jésus n'était pas blanc, et que cela témoigne d'une grande hypocrisie des occidentaux, d'en avoir fait un homme blanc, lisse, aux traits occidentalisés... :

« J'ai regardé des images de Jésus, et je me demandais, « est-ce que Jésus était vraiment de cette couleur là ? » parce que quand je vois les Israéliens aujourd'hui, ils sont clairs, mais ils ne sont pas blancs. Trop d'images biaisées. Où sont les noirs dans cette histoire ? Les égyptiens ne sont pas blancs non plus. »

Selon les enquêtées, l'institution catholique s'est éloignée du message de Jésus, message initial qui est tout à fait understandable d'un point de vue féministe. En s'appuyant sur la figure de Jésus, elles se sentent davantage légitimées à suivre son message, et à se dire catholiques, en

séparant ce qui est de l'ordre du message d'amour de base, et l'institution, humaine, et imparfaite. Jeanne l'explique comme suit :

« Fin moi je me suis plus posée la question, et c'est marrant parce que pendant très longtemps quand j'étais petite, mon père me disait que Jésus était le premier des communistes, et (rires), pour moi ça avait pas trop de sens, et en fait maintenant avec le recul, évidemment que Dieu, qu'il soit une femme, un homme non binaire, trans on s'en fout qu'il soit noir ou blanc, en fait évidemment que c'est un gars de gauche, qui déconstruit, qui va chercher les pauvres et les malades, et ça peut pas être autrement. »

Ami partage aussi cet avis :

« Jésus lui-même, il s'en fiche que tu sois homme ou femme ! En soit, c'est ton toi qui l'intéresse, ton âme, et est-ce qu'on dit une âme ? y'a pas de genre à l'âme. Je sais pas. Moi, la limite c'est vraiment de ne pas affecter d'autres personnes. Par ses choix. »

Il s'agit en effet d'une pensée féministe et chrétienne que de vouloir se rapprocher du message de Jésus originel, comme le déclare Susan A. Ross :

« L'idée d'un retour à la vie de Jésus et à son message est caractéristique de toute la pensée féministe chrétienne et c'est l'appréciation de cette vie et de ce message qui constitue le fondement du féminisme chrétien. » (Ross, 2001 : 139)

c) Être féministe et catholique

Les interviewées qui adoptent cette stratégie-ci, font passer leur féminisme et leurs valeurs morales avant leur foi, quelle que soit la situation. Ainsi, elles ressentent des tensions, mais arrivent à concilier en tranchant de manière catégorique. Quand il s'agit de codes sociaux, moraux, de question qui concernent les femmes ou les minorités, il est question de féminisme, et non de foi ou de religion.

Leur foi est vécue intimement, elles ont du mal à aller à la messe et à être entourées de catholiques qui ne partagent pas leurs valeurs.

Cependant, nous pouvons établir qu'il s'agit également d'une stratégie de renégociation identitaire, dans le sens où l'entend Martine Gross. Selon elle, les enquêtées « éliminent le comportement social à la base du conflit » (Gross, 2008 : 79), en se désintéressant de l'appartenance ou en rejetant l'identité homosexuelle dans son cas. Ici, les interviewées ne sont

pas dans un rejet drastique, mais plutôt dans une adaptation. Elles font passer leurs valeurs féministes avant tout, en continuant d'avoir la foi, en réduisant les pratiques communautaires.

Nous pouvons retrouver l'évitement, moyen de renégociation identitaire présenté par Martine Gross également, c'est-à-dire éviter le lieu de culte, qui est source de tension. Même si Anaïs essaie de replacer Dieu au centre de sa vie, ainsi que sa croyance, elle n'hésite pas à s'en distancer quand il s'agit d'être dans la lutte. Anaïs et Mégane sont toutes deux militantes, et très engagées dans les questions de luttes féministes, et sont comptées parmi celles qui ne sont pas engagées dans l'Eglise, comme présenté plus tôt. Mégane réprime son identité de catholique, quand elle défend ses valeurs féministes : « *Ma foi sera toujours soumise à mon féminisme* » et Anaïs s'exprime ainsi : « *Clairement, pas d'hésitation, je mettrais mon féminisme et mes valeurs morales avant ma foi* ».

d) Être catholique et féministe

Méliana, Léonie, Esther, Emilie et Eléonore sont catholiques avant d'être féministes, c'est-à-dire qu'elles pensent les choses en tant que catholiques, défendant des valeurs féministes certes, mais quand il s'agit de trancher, elles le feront avec l'appui de leurs valeurs catholiques, et du crédit qu'elles donnent au Vatican. Pour Eléonore, le fait que la religion catholique soit institutionnelle et sous l'autorité de Rome a une réelle utilité : « *Pour moi l'Eglise c'est quand même quelque chose d'important, dans le sens où ça encourt les choses, le fait qu'il y ait un Etat*. ». Et pour Léonie, tout n'est pas à renier : « *Ça veut pas dire que tout ce que dit l'Eglise est mauvais*. »

Ici, nous retrouvons la stratégie de la renégociation identitaire, comme dans la partie précédente, avec une différence notoire. En effet, si Mégane et Anaïs de la catégorie précédente tranchaient de manière catégorique, et n'hésitaient pas à réagir en tant que féministes sur des questions sociétales plutôt qu'en tant que catholiques, les enquêtées de cette catégorie teintent toujours leurs avis de féminisme. Toutefois, elles nourrissent leurs réactions féministes de leur foi, en témoignant que cette dernière leur permet de prendre du recul, quant à notamment des réactions de colère, lorsqu'il faut dialoguer avec des personnes qui, d'une part, ne partagent pas leurs avis et/ou sont oppressives.

« *Mon avis est catholique, parce que je suis catholique, mais la religion me dirait que non* » ;
« *c'est pas parce que je suis pour que je ne suis pas catholique.* » (Méliana)

« *Parce que, ce que le féminisme apporte à ma foi, c'est déjà l'esprit critique.* » ; « *Et la foi nourrit mon féminisme fin, c'est même encore plus global, moi je fais les choses en étant chrétienne. A aucun moment je laisse ma foi de côté.* » (Eléonore)

Nous retrouvons ici un résultat similaire à l'étude de Martine Gross qui concerne l'aménagement de leur foi. En effet, si elles mettent leur foi en avant, elles ne sont pas moins concernées par les valeurs féministes, et cela nécessite parfois quelques aménagements, notamment pour se réapproprier la religion catholique.

Un moyen efficace est celui de séparer la religion de la spiritualité. Martine Gross le présente comme suit :

“Distinguer la spiritualité de la religion est un autre moyen de réduire la dissonance. Le terme « spiritualité » utilisé dans un contexte religieux chrétien dénote un aménagement personnel de la foi chrétienne ; le terme « religion » suggère l'observance de rituels et une conformité aux enseignements de l'Église traditionnelle.” (Gross, 2008 : 20)

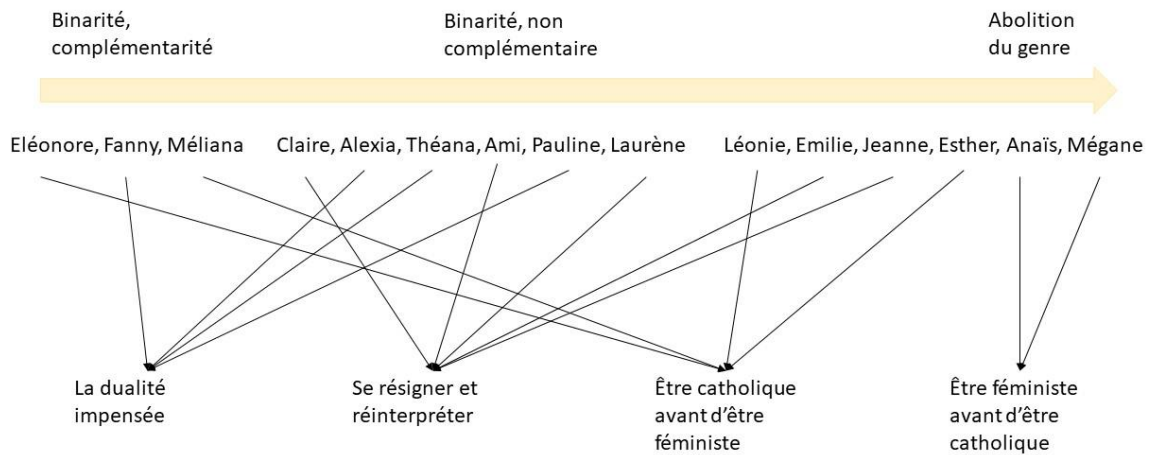
Par ailleurs, les enquêtées séparent également l'Église de leur foi. Martine Gross explique que : « *L'église institution est le rassemblement des croyants, elle peut être dans l'erreur et ce qui compte à leurs yeux c'est de professer une foi authentique et sincère.* » (Gross, 2008 : 20).

Ainsi, je retrouve dans les entretiens des éléments démontrant qu'elles prennent du recul par rapport à l'institution. Comme chez Esther : « *On peut pas suivre à la lettre tout ce qui est dit, ça brise des gens, y'a des trucs hypocrites. Je me dis que tout n'est pas à prendre, pour nourrir ma foi.* » ou chez Emilie : « *Ok y'a un messager mais les comptes à rendre c'est à Dieu* ».

3. Croisement des stratégies adoptées avec la conception de la notion de genre

Après la présentation des différentes conceptions de la notion de genre et des stratégies qui sont adoptées par les enquêtées, pour concilier leur foi et leurs valeurs féministes, je propose de croiser ces éléments, à l'aide du schéma ci-après.

Croisement des stratégies adoptées en fonction de la conception de la notion de genre



Nous pouvons observer qu’aucune des interviewées qui considèrent le genre comme un système à abolir ne sont représentées dans la stratégie de la dualité impensée. Fanny, Alexia, Théana et Pauline se situent sur les deux premiers groupements du continuum, et cela semble compréhensible qu’elles ne vivent pas les choses comme une tension trop prononcée. Elles peuvent plus facilement considérer qu’il n’y a pas de dualité, et se complaire en séparant leur foi et vie en Eglise, ainsi que leurs valeurs morales.

Ensuite, parmi celles qui se résignent et qui réinterprètent, nous pouvons retrouver les enquêtées qui soit, considèrent le genre comme binaire, mais avec des pôles non complémentaires, soit celles qui souhaitent abolir le genre. En effet, Claire, Jeanne, Ami, Laurène, Emilie et Mégane vivent davantage les choses comme une tension, et cherchent à légitimer leur position. La réinterprétation n’est pas une stratégie investie par Méliana, Eléonore et Fanny puisqu’elles ne sont pas en total désaccord avec la façon dont l’Eglise et les hommes qui la composent, interprètent le message de Jésus et Dieu dans la Bible. Elles donnent également plus de crédit à l’institution, considérant son importance, pour continuer de faire vivre la religion catholique.

« Par exemple, quand je pense à qqch, je me dis est-ce que c’est un bon courant de pensée ou est-ce que je suis à côté ? je vais voir un peu sur internet, voir est-ce que le Vatican a validé, ou voir si d’autres personnes pensent comme moi, essayer de remonter voir quelles sont les sources, et si elles sont un peu différentes que celles du Vatican, fin le Vatican, on va dire c’est un peu notre école mère actuelle. Fin c’est celle qui... on n’élit pas un.... C’est comme en

France par exemple. Le droit. Tu vas te référer au droit, à la justice française. La bible c'est un peu notre livre de droit. Et c'est ce qui va te garder un peu dans les clous de l'Eglise. »
(Méliana)

« Mais du coup après, pour moi l'Eglise catholique c'est quand même qqchse d'important, dans le sens où ça encourt les choses, le fait qu'il y ait un Etat. » (Eléonore)

Celles qui sont féministes d'abord et catholique ensuite sont Mégane et Anaïs, à savoir deux enquêtées, qui considèrent le genre comme un système d'oppression à abolir, et sont également deux militantes actives, au sein de groupes de féministes laïques, ou bien qui allient féminisme et catholicisme, pour Anaïs.

Enfin, les enquêtées qui se considèrent d'abord catholiques et féministe ensuite sont Méliana, Eléonore, Esther et Léonie. Méliana et Eléonore considèrent toutes les deux que le genre est un système binaire, et complémentaire, et se rapprochent le plus de la conception de l'Eglise. Il paraît concevable qu'elles préfèrent donc faire passer leur foi, et leur rattachement à l'Eglise, avant leurs valeurs féministes. Esther et Léonie se retrouvent plus proches d'une conception du genre comme un système désuet mais vivent toutes deux leur engagement féministe dans l'Eglise. Nous l'avons vu plus tôt, Esther n'est pas à l'aise avec les luttes laïques et préfère agir pour la cause des femmes et des minorités sexuelles au sein de l'Eglise. Léonie, pratiquante régulière, a pris conscience de la nécessité du féminisme lorsqu'elle a appris que des femmes vivaient des violences sexuelles au sein même de l'Eglise et son engagement est parti de là.

Ce croisement entre conception du genre et stratégies adoptées semble donc pertinent pour mieux comprendre qui agit comment et pourquoi. Bien sûr, l'étude ici ne se veut pas être une retranscription fidèle de la réalité, mon échantillon étant assez restreint. Ces résultats sont bien à replacer dans leur contexte.

III. S'affranchir du sentiment de solitude

1. Du rejet des groupes de référence...

Lors de la partie précédente, nous avons abordé les difficultés rencontrées par les enquêtées d'un point de vue individuel. Cependant, le rapport aux autres et les enjeux qui en découlent est un thème récurrent dans les entretiens.

Il ne s'agissait pas d'un thème prévu dans mon guide, si ce n'est en leur demandant en toute fin si intégrer un groupe, ou une association avec des personnes qui partagent les mêmes valeurs qu'elles, féministes et religieuses, pouvaient les intéresser. Toutes ont répondu qu'elles apprécieraient, que ce soit pour venir de manière régulière ou non, et avec des préférences spécifiques sur l'objectif du groupe ou de l'association. Elles manifestent toutes une volonté d'appartenir à un groupe dans lequel elles pourraient se sentir pleinement elles-mêmes, comme l'indique Théana : « *J'aimerais me retrouver entière avec mes valeurs* », ou encore Pauline : « *Tu vois si c'est un endroit où je peux être pleinement moi-même, ouais.* ».

Ainsi, nous allons voir qu'elles n'ont aucun groupe que l'on pourrait qualifier de référence, en fonction de valeurs et que cela accentue leur sentiment de solitude et d'illégitimité dans leur position. Chacune se retrouve alors à alterner entre le statut de féministe parmi les catholiques, ou de catholique parmi les féministes.

a) La féministe parmi les catholiques

Les relations familiales ne sont pas celles qui sont rapportées comme étant les plus compliquées à vivre. En effet, pour la quasi-totalité des enquêtées, la famille n'est pas en opposition totale avec les valeurs qu'elles peuvent porter, voire sont partagées. La majorité des enquêtées proviennent de familles catholiques avec des valeurs progressistes, souvent qualifiées par elles-mêmes de « cathos de gauche », comme l'explique ici Anaïs :

« *Dans ma famille, la foi est vraiment une foi catho de gauche, une foi sociale, quoi. Je pense que mes parents ont une manière de, fin sont des chrétiens exemplaires, dans la manière dont,*

dans leur travail, et dans leurs engagements associatifs, ils vivent l'amour du Christ tel que le Christ nous a appelé à le faire dans les évangiles, tu vois. »

Certaines considèrent qu'elles baignent depuis leur enfance dans un environnement familial ouvert, qui partage la plupart des valeurs qu'elles défendent aujourd'hui. Cette influence familiale a pu être un terrain fertile pour la prise de conscience féministe, la facilité à oser dépasser les diktats de l'Eglise et la capacité à vivre sa foi au-delà de la doctrine institutionnelle, sans que cette dernière ne soit jamais remise en question.

Théana parle du détachement de ses parents, qui a contribué à forger le sien :

« Déjà vu que j'ai été élevée par mes parents qui sont eux-mêmes détachés, je crois que j'ai toujours baigné dans cette ouverture. [...] Mais par rapport à l'avortement, ben j'ai, le fait d'avoir évolué dans cet environnement ou c'était normal, pour mes parents aussi, ouais fin je me suis jamais posé la question. »

Eléonore est reconnaissante de l'ouverture de ses parents et des valeurs qu'ils lui ont inculquées :

« Je trouvais ça super intéressant, et surtout dans ma famille les valeurs qu'on nous amenait c'était vraiment le service à l'autre, moi j'ai des parents qui sont des cathos de gauche entre guillemets, qui sont vraiment dans les actes, dans le... faut être au service des autres, tout ça j'y tiens énormément de mes parents, depuis le plus jeune âge. »

Laurène n'hésite pas à dialoguer avec ses parents, leur dire quand leurs propos sont problématiques parce qu'elle sent qu'ils sont réceptifs : *« Je reprends souvent mes parents, j'essaie d'instaurer le dialogue avec eux »*.

Là où les rapports sont les plus compliqués, ce sont avec les catholiques qui ne sont pas des proches des enquêtées et qui ont les valeurs les plus conservatrices, proches de celles dictées par l'institution. Elles sont quatre (Eléonore, Léonie, Théana et Emilie) à témoigner s'être déjà vues jugées comme *« hérétique »* ou *« mauvaise catholique »*.

En plus des jugements de la part d'autres catholiques, elles se sentent obligées d'être toujours dans l'explication de leurs positions et le débat quand elles expriment des avis contraires à l'institution. Elles disent ressentir une plus grande difficulté à s'exprimer avec des personnes catholiques non proches d'elles qu'avec des laïques. Laurène témoigne de son inconfort :

« Après c'est peut-être lié à mon entourage aussi. Les athées vont être curieux, et vont vouloir essayer de comprendre, et les cathos vont plus être dans le débat, et dans la réaction à ce que je dis, et dans le désaccord. C'est pas du tout le même rapport. Les athées vont être curieux parce que c'est pas du tout en rapport avec ce qu'ils ont entendu dire du catholicisme et du féminisme, les cathos vont plus être là, vont plus condamner d'abord. »

Elles sont face à des personnes qui cherchent à les condamner et ne remettent pas leurs avis tranchés en question. Cette position est vécue comme « *épuisante* », « *pesante* », menant quelquefois à taire et ne pas assumer ses valeurs féministes en présence de personnes catholiques, susceptibles de les rabrouer. Théana adopte souvent cette solution, pour ne pas vivre de conflits :

« Et si je devais choisir de ne pas m'exprimer, ce ne serait pas par peur. Ce serait parce que je n'ai pas envie de rentrer dans un conflit parce que je sens que si je dois m'exprimer, ça va finir en conflit, et j'en ai pas envie. »

Si elles souhaitent cependant prendre la parole, préférant ne pas laisser passer des propos sexistes, racistes, misogynes ou lgbtphobes, ces discussions sont rapportées comme étant souvent violentes et se terminant par des claquements de porte, les enquêtées préférant fuir ces situations mal vécues. Emilie ne se censure pas :

« Si j'ai envie de dire un truc je le dis, je dis carrément ce que je pense, quand je vois un truc que je trouve injuste, je le dis parce que profondément ça me ronge, ça me révolte, je sens la force de faire quelque chose. »

Jeanne s'exprime avec plus de facilité qu'auparavant : « *Maintenant je pense que j'ose beaucoup plus, j'ose dire que je suis pas d'accord, avec l'âge, la sûreté le caractère.* » Eléonore dit qu'elle ressent des décalages tout le temps et qu'elle se raccroche au fait qu'il n'y pas de vérité absolue, et que la force de l'Eglise réside dans sa diversité :

« Mais vraiment, fin ce qui m'a permis de stabiliser les périodes de doutes tout ça, c'était vraiment de me dire que, personne n'a la vérité absolue, donc à partir de là, comment tu peux te déclarer vrai catholique ? »

Anaïs et Pauline se sont retrouvées toutes les deux face à des personnes qu'elles appellent « *les tradis* », il s'agit des personnes catholiques considérées comme les plus conservatrices au niveau des valeurs morales et politiques. Les débats avec elleux sont impossibles et génèrent beaucoup de souffrance. Toutefois, elles disent toutes les deux arriver à prendre du recul, estimant qu'iels ont le droit « *d'aimer Jésus aussi* », et qu'elles n'ont pas le

pouvoir de juger leur foi. Anaïs souhaite être « *en vérité* » avec toutes les personnes qu'elle rencontre, et assume pleinement ses valeurs, ainsi que son identité *Queer*, considérant que c'est aux personnes de décider si elles souhaitent continuer à interagir avec elle ou non :

« Moi mon éthique c'est de faire ce que j'ai fait avec ma famille cet été en fait, c'est dire qui je suis, de dire la vérité que je porte, de la... d'essayer de l'assumer le plus possible dans sa version heu.. la plus heu... de l'assumer avec toutes ses problématiques et de pas avoir peur de challenger mes relations heu intimes et familiales, et amicales pour être vraie, en fait. J'essaie d'être en vérité avec les autres même si ça implique un moment de plus de parler ou de...qu'il y a une rupture, quoi. »

Les catholiques conservateur.ices sont également ceux qui manifestent lors de la « Manif pour tous » contre le mariage homosexuel, et qui sont engagé.es autour des questions de sexualité et de genre (Céline Béraud, 2017). La « Manif pour tous » a été abordée dans les entretiens quasiment de manière systématique, les enquêtées étant toutes familières avec ce mouvement, depuis 2013 notamment avec la loi du mariage pour tous.tes. Cette manifestation provoque beaucoup de colère et de fatigue chez les interviewées. Emilie estime que c'est « *scandaleux* », et n'hésite pas à se positionner en confrontation quand elle entend ou voit des propos homophobes et des personnes se rattachant à ce mouvement :

« Moi j'habitais à la campagne donc les manifs c'était pas chez nous, et.. puis heu, mes cousins ils nous ont montré une fois leur drapeau de la manif pour tous, on leur a bien fait comprendre que ça nous intéressait pas, et nous dégoûtait, et après on en a plus parlé. »

Jeanne ne s'impose plus des débats quand ils sont violents pour elle : « *J'ose dire qu'en fait, je vais me lever et je vais pas entendre ça parce que c'est violent, et bête* », « *C'est une violence que je ne m'impose plus, j'entre plus dans le débat, je me tire, ça m'épargne un peu d'énergie.* »

Le sentiment de malaise, le fait de se sentir en marge amène parfois les enquêtées à douter de leur légitimité à être et se revendiquer catholiques. Théana ressent un grand malaise, ayant l'impression d'être seule à vivre ça :

« Et du coup effectivement se retrouver sur ce truc qui crée effectivement un genre de malaise, justement quand t'as l'impression d'être un peu seule avec ça, parce que la plupart des catholiques avec qui tu discutes ne sont pas d'accord avec toi, et se dire que c'est normal d'être en désaccord avec ça, mais t'as l'impression d'être celle qui est pas normale, quoi. Et donc oui, ça crée du malaise. »

Laurène, comme d'autres, se demande si elle a encore une place dans l'Église :

« Oui, je suis complètement dans l'optique de la religion à la carte, ce que certains dénoncent, c'est une évidence, je considère que, si je veux continuer à avoir une place dans l'Église, ce dont je suis pas certaine d'avoir toujours une place dans l'Église, en tant que féministe croyante. »

Anaïs cependant, considère qu'elle a autant droit à sa place qu'un.e autre dans l'Église du fait qu'elle ait la foi, et ne se pense plus en marge depuis qu'elle a fait ce constat :

« Moi je suis dans un espace assez chelou parce que, en même temps j'suis pleinement dans l'Église parce que, heu.. [nom d'une religieuse qui l'accompagne spirituellement], elle m'a vraiment dit texto que j'étais l'Église, et que j'avais pas à penser que j'étais à l'extérieur, et que dès lors que je crois en Jésus, j'étais l'Église autant que les tradis, et heu.. et j'ai beaucoup investi cette heu... position, en gros moi je sais que je suis à la périphérie de l'Église. »

b) La catholique parmi les féministes

Avec les ami.es, les proches, et les autres étudiant.es qui ne sont pas catholiques, les interactions sont rapportées comme étant plus simples qu'avec les personnes catholiques évoquées ci-dessus, comme le montre Jeanne :

« C'est peut-être avec mes potes féministes les plus éloignées de l'Église et de la foi, qu'il y a le plus de questions, d'interrogations, et de curiosité en fait je trouve ça super beau, et c'est un peu ma mission, de leur montrer ce chemin-là. », « C'est clairement plus difficile d'être féministe dans le milieu catho, que catho dans le milieu féministe, y'a pas de débat. »

Les enquêtées qui sont à l'université rapportent que les liens avec les autres étudiant.es sont plutôt apaisés, par rapport aux liens avec les catholiques en tant que féministe. Se présenter comme catholique à la fac semble ne pas poser de difficultés, comme l'explique Pauline :

« A [Nom de l'université], ils crachent un peu, après moi je leur explique que je suis catholique, et ils font juste "ok" et ils crachent plus. Y'a une ouverture d'esprit, tant qu'on les emmerde pas avec. Il faut montrer que tu le reconnais »

Jeanne apprécie pouvoir parler de sa position « atypique » avec les personnes qui ne sont pas catholiques à la fac, notamment pour donner de la nuance concernant les catholiques :

« Je pense que ça permet même à tous les gens qui sont dans un espèce de mi-cuit du package catho, de se dire qu'il y a une autre parole qui est possible, et qu'en fait on est pas obligés d'être catho et contre la PMA, l'avortement, homophobe, etc. »

Elles sont davantage compréhensives avec les personnes non catholiques qui les interrogent sur leur foi et leurs valeurs féministes que lorsqu'il s'agit de personnes catholiques. Pauline raconte qu'un étudiant de son université est venu la prendre à partie à la fin d'un cours, ayant relevé sur elle le port d'un signe ostentatoire, et lui a exprimé de manière brutale sa colère contre l'Eglise et les personnes ayant la foi catholique. Il lui demandait comment il était possible d'être catholique, quand on voit les scandales pédocriminels dans l'Eglise. Pauline lui a répondu le comprendre et ne s'est pas sentie attaquée personnellement, elle a entamé le dialogue avec lui en se disant que *« Je serai un peu en colère aussi, tu vois »*.

Laurène comprend également les personnes qui ne cernent pas comment concilier foi catholique et féminisme : *« Je comprends totalement les féministes qui disent que le féminisme et la religion c'est incompatible, parce que pour le rendre compatible, moi-même je dois travailler beaucoup »*.

Cependant, avec les féministes laïques, il en va d'une autre dynamique. Dans les cercles féministes, les liens sont rapportés comme étant plus tendus. Si Jeanne n'a aucun problème à se dire féministe et catholique : *« J'ai aucun problème à exister comme ça »*, pour d'autres, ce n'est pas si évident.

Esther, militante au sein d'une association féministe et catholique, mais également en lien avec des groupes féministes laïques sur les réseaux sociaux, rapporte des expériences douloureuses et violentes, qui l'ont mise en colère. Elle narre celle-ci :

« J'ai un excellent exemple. J'arrive aux colleuses de [Nom de ville] pour coller pour la première fois, et je les invite chez moi parce qu'il fallait un endroit safe, et on dit, bah voilà nous on est en train de créer cette asso [association féministe et chrétienne], c'est notre bébé (rires), et heu on demande aux autres meufs laïques si elles peuvent nous inclure dans un groupe Facebook, pour faire des réunions entre féministes et tout. Et elle m'a dit « bah nan. » j'étais heu, comment ça ? pourquoi non ? « bah non je le ferai pas parce que vous êtes catho. » d'accord... et genre elle dit ça devant presque 10 personnes, et j'ai répondu juste « d'accord. » et après y'a eu un gros blanc et on est passées à autre chose. »

Mégane est également militante au sein de groupes laïques et exprime sa colère contre les féministes laïques qui condamnent de manière systématique les religions et personnes croyantes :

« Je suis aussi en colère avec les féministes qui vont tout de suite cracher sur les religions, tu vois. Y'en a beaucoup même dans mon groupe d'amies, je suis la seule croyante, je trouve que ça arrive vachement vite dans les argumentaires féministes. Et c'est là que j'ai du mal à lier les deux en fait. Parce que t'es un peu comme « sous féministe ». », « Ils vont juste foutre à la poubelle sans dissocier l'impact du patriarcat et juste la foi qui est autre. »

De même, Laurène trouve pénible la tendance des féministes laïques à condamner les religions, ainsi que les femmes qui s'y rapportent :

« Y'a une tendance dommage je trouve parfois, que certaines personnes dans le féminisme ont tendance à dire, que tu comprends pas, que t'es un extrémiste, qui ne réagit pas, j'essaie de nuancer vachement cette position, et de dire que finalement, quand t'es féministe, faut envisager la souffrance des autres. »

Ces témoignages pourraient illustrer ce qu'Armelle Weil appelle la « *perfection militante* ». Elle théorise ce concept comme étant une sorte d'exigence de militant.e à militant.e :

“D’après ma recherche, cependant, la cause la plus prégnante semble être liée à une sorte de quête de « perfection » militante, impliquant qu’aucun faux pas n’est toléré de la part des activistes. La rigueur est en effet requise dans la majorité des blogs et des groupes que j’ai étudiés concernant le vocabulaire utilisé, les thématiques abordées, la nécessité d’adopter une approche intersectionnelle et la labellisation des propos, de sorte que le non-respect de ces attentes peut donner lieu à du mépris, à des insultes ou à une éviction du groupe.” (Weil, 2017 : 72)

Cette attitude entre militant.es est rencontrée par les interviewées. Elles sont nombreuses à dire qu'elles ont « *peur de dire des bêtises* », ne se sentent pas légitimes pour s'exprimer sur tel ou tel sujet, et donc préfèrent se taire et ne pas assumer leurs statuts de féministes catholiques, comme l'expose Eléonore : « *Fin j'avoue, après heu, parce que moi sur le coup, je pense que je pourrais vite être taxée de « phobe quelque chose » alors que c'est pas du tout mon intérêt.* »

Cette crainte d'être étiquetée par les autres féministes est également évoqué par Armelle Weil :

“Plutôt que de renforcer la solidarité et de libérer la parole des participant.e-s, c'est, selon mes enquêté.e-s, un processus d'exclusion qui est

favorisé par cette règle : toutes et tous avouent s'autocensurer ou ne pas participer autant qu'elles et ils le désireraient en raison de la dynamique virtuelle et des violences qui en émergent. Plusieurs interventions sur les groupes Facebook laissent ainsi transparaître une certaine peur de s'exprimer, de poser des questions jugées malvenues ou d'exposer une opinion trop tranchée.» (Weil, 2017: 73)

Esther rapporte une altercation sur les réseaux avec une féministe laïque, qui lui a tenu des propos qu'elle a vécus comme violents :

« Et heu, on a un groupe d'aide féministe sur lequel je suis, et y'a vraiment beaucoup beaucoup d'humaines, et heum.. et.. et genre, une fois j'ai parlé de [Nom de l'association féministe et chrétienne], et c'est trop mal passé [...] on parlait juste du fait qu'on en avait marre de se faire taper dessus en tant que féministes et cathos. Et on insultait personne, au contraire on rappelait que le Christ aime les autres, et c'était un message sur la miséricorde juste avant, et elle nous dit heu « oui, la violence de vos propos me met tellement mal, la religion, assez parlé de la foi, sont des outils d'oppression patriarcale depuis des milliers d'années, les Églises au sens large servent les intérêts des HSBC. Les non croyants ont été opprimés en France pendant des centaines d'années par le catholicisme, on est un certain nombre de personnes anticléricales à considérer qu'il ne peut pas y avoir de féminisme religieux, reconcentrons-nous sur l'entraide féministe, et évitons les sujets polémiques qui peuvent blesser. » Alors que justement ma question c'était pour avoir de l'aide, parce que c'est un vrai problème pour nous, parce que heu, soit les cathos nous disent « bah très bien, dégage », ok, simple et efficace, soit t'as les féministes qui nous disent « ah mais du coup vous êtes transphobes ? ou homophobes ? parce que vous êtes catholique ». T'es là genre, non... juste ouvre notre page, et regarde, voilà. Simple. (rires) »

Esther et Mégane expriment leur malaise face à cette attitude des féministes laïques, elles ressentent une forme « *d'obligation d'être déconstruit.es* », Esther estime qu'il y a une « *monopensée* », qu'elle trouve « *anti-libertaire* ». Mégane se demande : « *À quel point tu restreins le champ des possibles des gens qui peuvent être féministes? Est-ce qu'il faut mériter une étoile pour être féministe?* »

Cela engendre de la colère et parfois de la violence. Des femmes féministes, qui ont pourtant la même volonté et les mêmes principes de base, vont s'opposer durement sur certaines valeurs, si bien que les liens sont impossibles, et la lutte divisée. Esther explique qu'elle prend maintenant son mal en patience, mais peut laisser ses émotions s'exprimer : « *J'apprends doucement à ne plus hurler sur les gens, mais au début j'étais vraiment très violente* ». La patience n'est pas quelque chose qui va de soi, et les enquêtées expriment aussi leur épuisement,

comme Mégane : « *C'est trop violent d'être pédagogue, en fait. Faut tout le temps rabâcher les choses.* »

Assumer son identité de féministe catholique est notamment une question d'adaptation en fonction du contexte. Ainsi, nous pouvons observer que les interactions les plus sources de tension sont celles qui ont lieu avec des personnes qui ne sont pas de l'entourage proche, et qui sont soit catholiques, notamment conservateur.ices, soit féministes, notamment anti-cléricales. Les enquêtées doivent alors jongler en permanence, en fonction d'avec qui elles sont. Si certaines assument leur identité pleinement et n'ont pas peur des confrontations, la violence à laquelle elles peuvent être confrontées peut les décourager, et les amener à taire une partie de leur identité, tantôt féministe, tantôt catholique. Et si la tension dans l'interaction avec les féministes laïques est amoindrie du fait de leurs valeurs communes, elle se joue néanmoins vis-à-vis de l'image du catholicisme à laquelle on les associe. Ami l'exprime comme suit : « *C'est pénible de devoir se retrouver à supporter l'étiquette de catho.* »

Esther exprime et résume bien ce qu'elles sont nombreuses à ressentir, à savoir qu'elles ne se sentent pleinement elles-mêmes dans aucun des deux groupes : « *Soit les cathos te disent dégage, soit les féministes nous taxent d'homophobes et de transphobes* ». Rejetées par les catholiques comme par les féministes, elles se sentent isolées et « *le cul entre deux chaises* ». Nous allons voir dans une seconde partie la manière dont elles tentent de créer de l'unité pour faire évoluer les choses.

2. ... à la création de nouveaux « *espaces pour la cause des femmes* »

Laure Bereni propose un nouveau concept pour désigner une forme de contestation féministe qui ne s'inscrit pas forcément dans un mouvement ou une institution donnée. Le principe est de rappeler la multitude des manières qu'ont les femmes de lutter pour leur cause, ainsi que le fait de se trouver à la croisée de plusieurs autres rapports de pouvoir :

« *Cette multiplicité des manières de dire la cause des femmes est le produit de l'hétérogénéité même de la catégorie femmes, traversée par un enchevêtrement de rapports de pouvoir (que l'on désigne habituellement par le terme intersectionnalité). Mais elle est aussi liée au fait que les luttes féministes ont été imbriquées dans des mouvements sociaux et politiques variés, et se sont déployées dans des sphères sociales multiples.* » (Bereni, 2012 : 27)

Le terme de mouvement donne l'impression d'une unité, et d'une homogénéité des revendications et des luttes, gommant les conflits internes, entre féministes, et/ou militant.es. Laure Bereni propose donc le terme d'espace pour nommer l'hétérogénéité, et rendre visible les initiatives des féministes qui ne sont pas « *autonomes* », c'est-à-dire détachées de l'institution. Ainsi, elle définit l'espace de la cause des femmes comme suit :

« L'espace de la cause des femmes s'appuie en effet sur une définition de la contestation féministe qui rompt avec l'opposition traditionnellement tracée (par les actrices de ces mobilisations comme par ses analystes) entre « mouvements » et « institutions ». Il inclut des sites de défense de la cause des femmes inscrits dans une pluralité de champs sociaux, dont des institutions (administration, partis, institutions religieuses, université...) ». (Bereni, 2012 : 28)

Elle explique que les luttes féministes ne sont pas faites uniquement par des femmes et personnes étant externes aux institutions et combattant pour la cause forcément en dehors de celles-ci. La lutte vient aussi directement de l'intérieur des institutions, souvent initialisée. De Gasquet le rappelle également, concernant les féministes croyantes :

«Le lien des féministes avec leur affiliation religieuse est plutôt de l'ordre d'un continuum que d'une séparation rigide entre insiders loyales et outsiders critiques, entre « dedans » et « dehors ». » (de Gasquet, 2019 : 19)

Ce concept permet de mieux appréhender la volonté de toutes les enquêtées de mon étude de lutter pour la cause des femmes au sein de l'Eglise, bien qu'elles ne partagent ni les mêmes identités (différences de classes, d'origines sociales, de préférences sexuelles et romantiques), ou les mêmes valeurs dites féministes, comme stipulé lors de la présentation de la typologie dans le II. 2. L'espace de la cause des femmes inclut de ce point de vue un continuum de positions entre militantisme « *féministe* » et « *féminin* ».

Laure Bereni propose différents « *pôles* » pour classifier les espaces, et donne le nom de « *pôle ecclésial* » pour parler des espaces dédiés à la cause des femmes dans les institutions religieuses. Du fait que les espaces de la lutte des femmes soient imbriqués dans divers univers sociaux, les pôles sont en concurrence avec un champ plus « *fort* » qu'eux. Les féministes en son sein peuvent être susceptibles de se détourner du pôle, et d'abandonner la lutte. Cela entraîne un tiraillement chez les personnes concernées entre leur champ d'appartenance, dans ce cas-ci, l'Eglise, et leur engagement féministe, dans l'espace de la cause des femmes. On le voit chez certaines enquêtées, comme expliqué dans le II. 2, avec les stratégies de conciliation, la tendance à préférer se dire catholique, puis féministe. Ce fait est confirmé par Laure Bereni :

« En outre, les instances de défense de la cause des femmes auxquelles elles se rattachent agissent souvent, en premier lieu, dans des logiques du champ où elles s'inscrivent, avant de s'inscrire dans un « mouvement » plus large. » (Bereni, 2012 : 37)

Enfin, une autre caractéristique intéressante du concept d'espace de la cause des femmes est l'engagement simultané des femmes dans plusieurs pôles. De cette manière, elles peuvent créer des liens et des échanges entre les pôles :

« Ces actrices font circuler des discours et des pratiques entre les différents segments de l'espace de la cause des femmes, et établissent des contacts qui peuvent se traduire, à terme, par des mobilisations conjointes. Elles sont donc les artisanes de rapprochements et d'échanges potentiels. » (Bereni, 2012 : 40).

Le cas d'Anaïs en est un exemple concret, puisqu'elle est impliquée à la fois au sein d'un collectif féministe et catholique, mais qu'elle a également participé à des actions militantes avec des féministes laïques, lors de collages notamment. Elle a lancé l'idée de collages, qu'elle qualifie de « *féministes et catho* » avec ses ami.es. Elles ont donc placardé des slogans tels que « *séparation de l'Église et de ma chatte* », revendiquant une volonté de s'émanciper des carcans imposés par l'Église autour de la sexualité des femmes.

Comme démontré dans la partie précédente, les enquêtées n'ont pas un groupe de référence fixe, elles ne se sentent elles-mêmes ni avec les catholiques, ni avec les féministes laïques, et ont déjà reçus des propos cherchant à la délégitimer de leur position de croyante et de féministe. Béatrice De Gasquet (2019), au moyen du concept de Laure Bereni, questionne les espaces des féminismes religieux. En conclusion de son article, elle avance trois moyens favorables à l'émergence d'espaces par les femmes, pour lutter pour l'égalité au sein des religions. Tout d'abord, du fait de la sécularisation des sociétés, les branches religieuses se diversifient en interne. L'autrice parle de « *concurrences intrareligieuses* » qui ont pour conséquence de diviser d'autant plus les fidèles sur les questions de genre, mais de « *nourrir* » les mobilisations féministes. Ensuite, une autonomie pour les mouvements contestataires serait permise par l'existence de « *niches institutionnelles* » au sein des religions, ainsi que la création d'un lien avec l'extérieur. Enfin, l'autrice parle des campus comme des lieux privilégiés pour construire et transmettre des engagements féministes et religieux. En effet, cela est permis par « *l'accès croissant des pratiquant.e.s à des savoirs religieux de plus en plus spécialisés.* » (de Gasquet, 2019 : 33)

Ce qu'avance Béatrice de Gasquet dans cette analyse peut être mis en lien avec les parcours de mes enquêtées. Elles sont nombreuses en effet à entretenir des liens proches avec les protestant.es, dont elles se sentent parfois plus proches, du fait de leurs Églises plus ouvertes pour les femmes. Emilie et Léonie ont participé à des cultes anglicans ou protestants, menés par des femmes pasteures, et cela a éveillé chez elles une volonté d'accéder aux mêmes droits dans leurs paroisses catholiques. Emilie témoigne :

« Avec le contact avec les protestants et les anglicans quand j'étais au Royaume-Uni, ben ça fait plaisir en fait, quand tu vois une femme heu qui anime la prière, fin la célébration de la messe, moi j'étais bien quoi, donc j'me suis dit que ben ouais, j'aimerais bien que ça arrive dans mon Eglise quoi, ouais. »

Par ailleurs, pour certaines, comme Eléonore, elles ont déjà réfléchi à un possible changement de confession, et à rejoindre les protestant.es :

« Et heu, pendant un moment j'étais en mode, autant attirée par le protestantisme que par heu, le catholicisme, l'Eglise tout ça, en gros c'est le passage dans la Bible qui dit « Pierre tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », je pense que c'est vraiment ce passage qui m'a fait rester catholique. Parce que sans ça, je serai passée du côté protestant. Et heu... parce que certaines idées fin, qui ont été mes valeurs. »

Esther explique que seule son expérience de conversion lui permet de rester catholique:

« Ouais parce que je connaissais pas les protestants, et... parce que, heu... je me suis vraiment convertie à un moment de, fin au moment de la consécration, et c'est vraiment un moment qui n'est pas protestant du tout, donc c'est le seul lien que je garde avec l'Eglise catholique. [...] Mais par exemple, si je change de ville, ça me dérangerait pas du tout d'aller souvent au temple. Même si c'est totalement interdit (rires), tant qu'à faire! »

Or, si elles ont hésité, elles n'ont pas pour autant sauté le pas, et restent rattachées à l'Église, considérant qu'elles sont baptisées catholiques, et tellement imprégnées de cette culture que changer serait un trop gros bouleversement. Martine Gross explique cela de la façon suivante :

“Du fait du contexte culturel français d'imprégnation catholique, le pluralisme des églises n'est pas encouragé comme dans les pays anglo-saxons à dominante protestante. L'église catholique est vécue comme LE lieu légitime de rassemblement des croyants. Il est difficile de ce fait, aux autres églises de trouver un public qui doit renoncer à son héritage culturel et religieux pour suivre une trajectoire semblable à un parcours de conversion.

Tout le monde n'est pas prêt à ce cheminement qui implique de tourner le dos à une appartenance antérieure.” (Gross, 2008 : 91)

Les campus universitaires jouent un véritable rôle de lieux où la transmission d'engagement féministe est possible comme nous l'avons vu lors de la présentation de la prise de conscience féministe des enquêtées. Esther est un exemple de transgression féministe en contexte catholique puisqu'elle a choisi d'entreprendre une licence de théologie. Elle s'était vu refuser l'accès à la prêtrise, sans vraiment comprendre pourquoi dans un premier temps, et a alors décidé de poursuivre ses études dans ce champ espérant atteindre un jour un poste haut placé dans l'Eglise. L'aspect transgressif réside alors dans cette volonté de bouleverser les codes et les principes de l'Eglise, dont les autorités ne sont constituées que d'hommes. Elle suit les cours avec une majorité de séminaristes, et sa présence, ainsi que son discours résolument féministe et décomplexé, sur la sexualité notamment, détonne. En cela, elle estime qu'elle lutte de manière féministe :

“Ben il [un de ses professeurs] me regardait trop mal parce que j'arrêtais pas de papouiller les séminaristes (rires), c'est juste que je suis tactile tu vois, rien d'ambigu, mais c'est juste que c'était pas entendable, parce que c'est des séminaristes, faut pas être tactile ! Du coup bah, plus on me faisait des regards noirs en mode « oh c'est la fille qui parle trop de sexe » plus ça me donnait envie de leur dire « venez je vais vous apprendre à dessiner des clitos » (rires) [...] Y'en a un [de séminariste] au bout de 2 semaines il avait quitté le séminaire, il paraît que c'est de ma faute (rires), il m'en a parlé en octobre, il m'a dit « écoute heu, tu sais la discussion qu'on a eu l'an dernier, au séminaire, on apprend rien de la sexualité, on apprend rien de la vraie vie” et c'est vrai que c'est des gens qui sont enfermés entre eux dans un bâtiment, et que leurs seules autorisations de sorties c'est pour aller à la fac, et que ils sont que entre eux, entre mecs et tout ça, et on avait trop parlé de ça, et du coup il avait décidé de quitter le séminaire (rires), oups.”

Comme démontré plus tôt, les enquêtées n'ont pas de groupe de référence et elles le vivent comme un manque, mais aussi comme un souhait pour le futur. Cependant, certaines organisent des espaces de lutte dans l'espoir de faire « évoluer l'Eglise » et agir à leur échelle. D'un autre côté, elles créent du lien et du dialogue avec les féministes laïques, notamment avec leurs ami.es non croyantes pour donner une autre image du catholicisme, et montrer qu'il est possible d'être féministe, même « radicale », tout en ayant une foi catholique comme nous l'avons vu avec Jeanne plus tôt. Des initiatives catholiques luttant pour la cause des femmes existent déjà, certaines depuis de longues années. Nous pouvons nommer le *Comité de la Jupe* (créé en 2008), l'association *Femmes et Hommes, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises*

et la Société (créée en 2011, fusionnant deux associations catholiques, l'une fondée en 1969 et l'autre en 1987), ainsi que plus récemment l'association *Toutes apôtres !* créée le 25 mai 2020, après le dépôt de candidature d'Anne Soupa à l'archevêché de Lyon.

Cependant les deux premières initiatives citées s'inscrivent plutôt dans un féminisme essentialiste, c'est-à-dire ne remettant pas en question la binarité du genre. Elles souhaitent l'émancipation des femmes pour obtenir une égalité avec les hommes mais ne portent pas nécessairement de valeurs intersectionnelles et inclusives. Les revendications féministes ont évolué, et les valeurs des enquêtées s'inscrivent davantage dans une "nouvelle vague" du féminisme. David Bertrand explique :

« Pour affirmer qu'il existe une nouvelle vague féministe, il faut se fier à deux indices déterminants : le constat d'un engagement féministe croissant, ou d'une hausse marquée de l'intérêt porté au féminisme et aux problématiques qu'il soulève dans l'espace public ; et le renouvellement des méthodes et des thèmes principaux abordés par les militant.e.s. » (Bertrand, 2018 : 236)

Le même auteur estime que la manière d'utiliser internet, à partir des années 2000, peut marquer un tournant pour les revendications féministes :

« Depuis la fin des années 2000, l'irruption, mais surtout la démocratisation des réseaux sociaux ont considérablement affecté les pratiques militantes, de plus en plus tributaires de ce web 2.0. Le regain d'intérêt pour la cause des femmes auquel on assiste dans l'espace public depuis cette même période ne fait que renforcer ce constat de l'existence d'un nouveau cycle. » (Bertrand, 2018 : 237)

Nous pouvons donc supposer que les entreprises féministes citées au-dessus ne parlent pas vraiment à la génération des interviewées de mon enquête. Mégane explique qu'elle a tendance à se méfier des initiatives féministes menées par des femmes plus âgées qu'elle, craignant qu'elles défendent un féminisme essentialiste :

« Ben le féminisme essentialiste est dangereux, n'importe où fin, parce que ça reste sur la complémentarité des sexes, sur le fait qu'il faut revaloriser les tâches féminines plutôt qu'essayer de déconstruire, et du coup on ne déconstruit absolument pas le système patriarcal hétéronormé, et oui heu, en fait à chaque fois, je sais que je lis un article là-dessus, en fait t'es en suspens jusqu'à la fin pour savoir de quel côté elles sont ! Par rapport à Toutes apôtres, je sais pas encore trop, parce que si c'est pour heu avoir du féminisme essentialiste ou différentialiste heu, bah laisse tomber quoi. Fin ça va pas apporter plus, quoi. »

Cependant, elles sont nombreuses à vouloir « changer l'Eglise de l'intérieur ». Jeanne indique : « J'aimerais beaucoup contribuer à construire une Eglise Queer et inclusive,

déconstruite! » Martine Gross a retrouvé cette volonté chez les interviewé.es de son enquête également. Les personnes qui restent rattachées à l'Église, sont celles qui ont confiance en la capacité de l'institution d'évoluer (Gross, 2008 : 82).

Par conséquent, sans groupe de référence, elles cherchent à mettre en place des initiatives, non sans peine comme le rapporte Anaïs lors de la création d'un collectif féministe et catholique, et de sa présentation sur Facebook. Elle parle d'un « *backlash* » dû à la pluralité des féminismes catholiques, qui implique une grande difficulté à tous.tes s'y retrouver :

« On a voulu définir le collectif comme il nous semble ok de le définir et puis viendra qui viendra, on a essayé de ménager la chaise et le chou dans notre description, et donc on a écrit qu'on était un collectif de femmes et de personnes LGBT catholiques. En fait, y'a eu des échanges assez violents en fait, à deux jours du premier évènement, [...]. Bref c'était très compliqué, et y'a eu des commentaires qui ont été postés, où on nous disait « ouais c'est trop militant votre truc, j'me désolidarise et tout », et moi ça m'avait mise dans un état hyper compliqué parce que j'étais la genre, ben en fait notre premier évènement il est à deux jours, et au lieu de nous encourager tu vois, fin j'ai vraiment vu ce que c'était le backlash interne, fin tu vois, le vrai backlash qu'on a pris, on a pas été trollés par des fachos, des gens de génération identitaire ou heu des cathos tradis, en fait. On a été backlashé à l'intérieur, et c'est entre femmes que ça s'est fait.. voilà. »

Les actions et initiatives sont également inscrites dans l'ère du temps, ayant souvent internet comme support, avec la création de podcasts, d'évènements, mais aussi de collectifs et d'associations. Ont été brièvement nommées dans la partie contextualisation les podcasts *Dieu.e*, *Bonne Nouv.elle* et l'association *Isha*, dont je vais développer ensuite les objectifs. D'après les réseaux sociaux de chacune des initiatives et la présentation fournie des créatrices, nous pouvons constater qu'il s'agit en effet de femmes plus jeunes que, par exemple, les membres du *Comité de la Juve*. Les deux podcasts, ainsi que l'association *Isha*, impliquent dans leur lutte les minorités sexuelles, et celles qui subissent toutes formes d'oppressions dans la société, comme en témoigne le petit descriptif de l'association *Isha* sur Facebook : « *Notre association se bat dans l'Eglise Catholique romaine pour l'égalité femme/homme et l'inclusivité totale LGBTQI+. Pro IVG, pro PMA!* »

De plus, Anaïs réfléchissait, entourée des autres femmes avec qui elle a créé un collectif, autour du fait qu'elles sont toutes des femmes blanches, « *éduquées* », et qu'elles souhaitent pouvoir donner l'occasion également à d'autres personnes d'agir et de prendre la parole. Elle l'avance comme suit :

« Et, on a eu des bonnes discussions aussi sur le fait que, y'a un vrai problème sur le fait que les féministes cathos c'est des meufs blanches éduquées, quoi. Du coup ben, qu'est-ce qu'on fait avec ça, tu vois. Mais aussi dans le fond c'est plus féministe de monter un.. par exemple, que dans ta paroisse tu décides d'entreprendre ton curé, pour monter une école de prêche pour les laïques, heu.. adressés quand même avec le fait que, les femmes, les personnes racisées, les personnes LGBT puissent prendre la parole plus que les mecs, il faut garder ça dernière la tête tu vois, fin en tout cas, j'ai encore en tête le fait que j'aimerais bien monter un séminaire auto-géré de théologie féministe en mode heu... tu vois on se retrouve, on prend les articles qui existent déjà et heu... une fois par mois, tout le monde a lu l'article, y'en a une qui présente et on discute, tu vois. Mais c'est vrai que ça, ça reste un projet, qui à mon avis regroupera des meufs blanches éduquées et pas heu le commun des mortels des paroisses, quoi. »

Ainsi, nous pouvons voir comment certaines enquêtées cherchent à pallier ce sentiment de solitude en créant des espaces définis souhaitant bouleverser les codes de l'Eglise catholique, comme des associations et des collectifs.

Toutefois, toutes ne vont pas jusque-là, et participent au changement et à la défense de leurs valeurs à leur échelle, au sein de leurs paroisses, ou groupes catholiques, comme les scouts ou les centres catholiques universitaires. Pauline et Méliana essaient de nuancer le discours que peuvent recevoir les jeunes autour de la sexualité, en étant le plus inclusives possibles. Méliana se sent d'autant plus légitime à parler de sexualité qu'elle est une femme, et que le discours des femmes est invisibilisé ou sous contrôle dans l'Eglise :

« Mais c'est vrai que, par exemple maintenant, j'aimerais bien qu'on parle aussi de l'homosexualité, qui, est un sujet que, en vrai, je me sens pas proche de tout ce qui est queer etc, en vrai j'ai essayé de me renseigner, surtout dans... fin, je comprends pas, y'a plein de concepts que je comprends pas, mais du coup, je pense que c'est important d'en parler aux jeunes, juste pour informer. J'aimerais en parler aux jeunes. Mais l'Eglise ne veut pas. Et même quand elle le fait, elle le fait pas bien. Si j'aime bien aussi aborder ces sujets là, c'est parce que je suis une femme. En parler en tant que femme. Plus légitime je trouve, quand t'es un homme. Quand t'es un homme heu, bah, t'as déjà la société patriarcale qui accompagne cette notion de la sexualité. Et qu'elle soit renforcée en plus, par un intervenant mâle, fin un mec, ça me... fin ça va m'énerver. Si l'Eglise fait ça, pour moi ça sert à rien. Parce que c'est pas lui qui m'intéresse. Tout le monde connaît déjà l'avis des mecs. On connaît pas l'avis des filles. C'est pour ça que ça m'intéresse, que ce soit moi qui en parle. »

Emilie n'hésite pas à prendre la parole publiquement sur les réseaux, quand elle voit des propos tenus par des membres de l'Eglise ou des catholiques qu'elle trouve homophobes,

transphobes, sexistes, et/ou racistes. Elle fait cela en se disant qu'elle peut montrer une autre façon de penser, et pourtant catholique, puisqu'elle-même l'est :

« Je pense que je le fais encore plus que les posts de... de prêtres ou de gens que je connais comme ça, où les trucs qui représentent l'Eglise catholique, je pense que je le fais encore plus facilement, parce que je me dis si y'a quelqu'un qui a l'impression d'être une hérétique au sein de l'Eglise, comme moi j'avais pu me sentir, il faut que cette personne là puisse voir qu'elle est pas toute seule à penser ça, et aussi je me dis que les gens non croyants ou d'autres religions, j'aimerais bien qu'ils n'aient pas que, fin qu'ils n'aient pas l'impression que le catholicisme c'est que ces tradis d'extrême droite, donc voilà, ça, ça me pousse à prendre la parole d'autant plus. »

Nous voyons bien ici des initiatives et une volonté d'évolution de la part des enquêtées concernant leur Église. Ce résultat n'était pas attendu lors de l'élaboration de mon guide d'entretien et par conséquent, je n'ai pas assez d'éléments pour approfondir l'étude de ces initiatives et la manière dont les féministes croyantes se mobilisent aujourd'hui, pour défendre leurs valeurs, notamment au sein de l'Eglise à laquelle elles se rattachent. Il me semble qu'il serait intéressant de réactualiser les recherches et les études qui se penchent sur ces mobilisations pour les années à venir, puisque la volonté de changement est plus prégnante que ce que l'on pourrait croire.

Tout au long de cette étude, j'ai cherché à comprendre comment concilier foi et féminisme. Après m'être détachée de toutes mes prénotions sur le sujet, dues à ma proximité avec le catholicisme et le féminisme, j'ai pu dégager une problématique, ainsi que des hypothèses pour mener à bien une étude sociologique d'une telle négociation identitaire.

Ma question était la suivante : **Comment les femmes catholiques qui portent des valeurs dites féministes gèrent la cohabitation entre leur foi et leur appartenance à l'Eglise catholique, et leurs valeurs morales ?**

Je vais reprendre ici les éléments exposés tout au long de ce mémoire pour les confronter à mes hypothèses de départ.

Premièrement, celle que j'avais considérée que partager des valeurs féministes et un engagement au sein de la religion catholique, qui est institutionnelle, est difficile à tenir moralement. Nous l'avons vu, certaines enquêtées rencontrent beaucoup de difficultés pour faire cohabiter leur foi et leurs valeurs, notamment quand elles sont avec les autres. Cependant,

ce constat est à nuancer. En effet, toutes les enquêtées ne vivent pas les choses dans la tension ou la dualité. Certaines d'ailleurs ne considèrent aucune dualité. Si ce résultat est étonnant au premier abord, nous pouvons apporter des éléments éclairants en considérant le lien qu'elles tiennent avec le féminisme et le catholicisme mais également selon la manière dont elles considèrent la notion de genre.

La façon des enquêtées d'envisager le féminisme et de s'engager pour diverses valeurs dépend de leur conception du genre. Par conséquent, cela déterminera leur rapport au catholicisme. Ainsi, en partageant une conception du genre binaire, avec deux pôles complémentaires, il est aisément possible de défendre l'accès à la prêtrise pour les femmes tout comme le droit à l'avortement et/ou l'utilisation d'une contraception. Cette conception du genre n'est pas opposée à celle qu'adopte l'Eglise cependant, les enquêtées ne sont pas en accord avec les principes patriarcaux de l'institution. La tension est donc moindre et les enquêtées concernées ne pensent pas la dualité ou se considèrent catholiques avant d'être féministes.

Les enquêtées adoptant une conception du genre toujours binaire sans estimer que les deux pôles soient forcément complémentaires l'un avec l'autre, elles peuvent défendre les valeurs citées précédemment mais également le mariage pour tous.tes. Cette conception du genre est déjà éloignée de celle de l'Eglise et la tension se fait davantage ressentir. Cependant, pour certaines, elle n'est pas suffisamment prégnante pour être pensée et actée. Les stratégies pour celles qui ressentent tout de même une dualité consistent à réinterpréter et/ou se résigner, accepter d'être dans un entre deux.

Enfin, les autres enquêtées considèrent le genre comme une construction sociale qui crée de l'oppression. Ainsi, elles souhaitent s'en détacher, l'abolir, afin d'atteindre l'égalité, entre les femmes et les hommes mais également entre tous les individus. Les interviewées concernées sont celles qui défendent non seulement les valeurs citées plus tôt mais sont également pour la lutte *Queer*, c'est-à-dire la reconnaissance des droits et de la légitimité de toutes les personnes qui ne sont ni hétérosexuelles ni cisgenres. Cette conception du genre est radicalement opposée à celle de l'Eglise qui mène d'ailleurs un combat contre sa diffusion. Les enquêtées concernées, soit se considèrent féministes avant d'être catholiques, soit se résignent avec plus de difficultés que les précédentes et s'appuient sur une réinterprétation, ainsi que du « *bricolage* » (Gross, 2008), pour se sentir légitime.

Nous voyons donc que se dégagent ici des nuances et que la réalité est plus complexe que ce que j'avais avec ma première hypothèse.

Secondement, j'envisageais que les femmes concernées par cette position n'aient aucun groupe de référence et ne soient en accord ni avec les autres catholiques ni avec les autres féministes qu'elles fréquentent. Lors de l'exposition et l'analyse de leurs rapports aux autres, nous pouvions dégager en effet que les enquêtées ne sont pas bien reçues que ce soit dans les groupes catholiques ou laïques. Elles se retrouvent face à des propos violents, des jugements et une volonté de les délégitimer d'être croyante et de défendre des valeurs féministes. Elles sont toutes concernées par ce sentiment de solitude, peu importe la façon dont elles considèrent le genre et les valeurs qu'elles défendent. Nous pouvons alors valider l'hypothèse établie au départ. Cependant, j'ai pu observer un résultat que je n'avais pas envisagé. En effet, le fait de se sentir seule peut être un levier pour certaines afin de s'organiser et de chercher à lutter contre les inégalités au sein même de l'institution ou de nuancer l'image des catholiques auprès des laïques. Ainsi, nous pouvons observer l'émergence de nouveaux « *espaces pour la cause des femmes* » (Bereni, 2012).

Les enquêtées de cette étude ont majoritairement le même âge et ne se retrouvent pas dans les initiatives catholiques et féministes qui existent déjà. Cela est dû notamment à un rapport différencié à Internet et aux outils et plateformes disponibles aujourd'hui mais également à la différence de valeurs qui ne sont pas les mêmes selon les générations de féministes. Les enquêtées souhaitent non seulement lutter pour l'égalité entre les femmes et les hommes mais plus globalement entre tous les individus, incluant les différences d'identités de genre, d'orientations sexuelles/romantiques, d'origines sociales ou encore de classes sociales.

Plusieurs des enquêtées sont à l'origine d'initiatives très récentes comme la création de collectifs ou d'associations ainsi que d'évènements courant 2020. Mes postulats de départ qui m'ont conduite lors de la construction du guide d'entretien ne m'ont pas permise d'approfondir cette question de nouvelles initiatives féministes et catholiques émergente. Toutefois, il me semble qu'il serait intéressant de pouvoir étudier la façon dont les nouvelles générations de féministes catholiques tentent de s'organiser et agissent pour bousculer les codes d'une Eglise patriarcale, défendant des mœurs vieillissantes.

Bibliographie

Baril, A. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : Interprétations féministes des transidentités. *Recherches féministes*, 28(2), 121-141.

Béraud, C. (2013). 8 - Les catholiques contre le genre. L'épisode des manuels de SVT. Dans : Florence Rochefort éd., *Normes religieuses et genre: Mutations, résistances et reconfiguration (XIX-XXI siècle)* (pp. 109-122). Paris: Armand Colin.

Béraud, C. (2017). Ce que l'épisode du mariage pour tous nous dit du catholicisme français. *Revue du MAUSS*, 1(1), 327-337.

Béraud, C. (2020). Études de genre et catholicisme : Quelques perspectives relatives au cas français. *Revue d'éthique et de théologie morale*, 4(4), 63-75.

Béraud, C., & Portier, P. (2017). *Métamorphoses catholiques: Acteurs, enjeux et mobilisations depuis le mariage pour tous*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Bereni, L. (2012). Penser la transversalité des mobilisations féministes: l'espace de la cause des femmes.

Bertrand, D. (2018). L'essor du féminisme en ligne : Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ?. *Réseaux*, 2(2-3), 232-257.

Bessette-Viens, R. (2017). Deux figures de l'engagement féministe à Genève. *Nouvelles Questions Feministes*, Vol. 36(2), 85-99.

Butler, J. (2019). *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité*. La découverte., p.67

Cervulle, M. & Quemener, N. (2021). Queer. Dans : Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre* (pp. 632-642). Paris: La Découverte.

Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, N° 213(3), 66-83.

Chatel, F. (2021, 28 mai). La confirmation dans l'Église catholique. *La Croix*. Consulté à l'adresse <https://croire.la-croix.com>

Claro, M. (2021). Contraception et avortement. Dans : Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre* (pp. 159-172). Paris: La Découverte.

Cooke, M. (2005). Critique multiple : Les stratégies rhétoriques féministes islamiques. *L'Homme et la société*, 158(4), 169.

Couture, D. (1992). Construire une position d'énonciation féministe et théologique. Analyse de la résistance du groupe L'Autre Parole. *Surfaces*, 2.

- Dalibert, M., & Quemener, N. (2016). Femen. La reconnaissance médiatique d'un féminisme aux seins nus. *Mots. Les langages du politique*, (111), 83-102.
- Demazière, D. (2013). Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues. *Sociologie*, 4(3), 333-347.
- Dubesset, M. (2012). Itinéraires de trois femmes catholiques et féministes à Lyon, dans les années 1970-1990.
- Favier, A. (2009). Des religieuses féministes dans les années 68?. *Clio. Femmes, genre, histoire*, (29), 59-77.
- Fussinger, C. (2019). Marie-Andrée Roy, sociologue des religions et chercheuse féministe. Quarante ans avec la Collective féministe et chrétienne *L'autre Parole* au Québec. *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 120.
- Fussinger, C., Becci, I., Mahfoudh, A., & Fueger, H. (2019). Oser penser un engagement féministe et religieux. *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 8.
- de Gasquet, B. (2019). Quels espaces pour les féminismes religieux ? *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 18.
- de Gasquet, B. (2021). Religion. Dans : Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre* (pp. 665-678). Paris: La Découverte.
- Glaser B. et Strauss A., 1967, *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Chicago Aldine Publishing Company, p.271.
- Gross, M. (2008). Être chrétien et homosexuel en France. *Sociétés contemporaines*, 71(3), 67.
- Henneron, L. (2005). Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme & la Société*, 4(4), 93-111.
- Lefebvre, S. (2006). Théologie pratique et questions de transmission [1]. *Pensée plurielle*, 1(1), 43-60.
- Mahfoudh, A. (2019). Malika Hamidi, sociologue, musulmane et féministe. Un double engagement scientifique et militant. *Nouvelles Questions Féministes*, 38(1), 136.
- Masquelier, J. (2019). Ni vraiment dissidentes, ni complètement obéissantes : promotion des femmes, essentialisme et constructivisme dans deux organisations d'Action catholique (Belgique, 1960-1990). *Nouvelles Questions Féministes*, 1(1), 54-69.
- Pannatier, G., & Rosende, M. (2009). Entretien avec Isabelle Graesslé, une théologienne féministe du passage. *Nouvelles Questions Féministes*, 28(3), 110-125.
- Paugam, S. (2018). *L'enquête sociologique*. Presses universitaires de France.
- Rauglaudre, T. (2019, 29 avril). On a discuté avec des jeunes féministes et catholiques. Consulté le 3 juin 2021, à l'adresse <https://www.vice.com/fr/article/qv7435/on-a-discute-avec-des-jeunes-feministes-et-catholiques>

Rochefort, F. (2004). « Contrecarrer ou interroger les religions ». In Éliane Gublin, Catherine Jacques, Françoise Thébaud et Michelle Zancarini-Fournel (éds), *Le siècle des féminismes* (pp. 347-363). Paris : Les Éditions de l'Atelier.

Rochefort, F. (2018). *Histoire mondiale des féminismes* (Que sais-je ? éd.). Paris, France : Presses universitaires de France.

Ross, Susan. A. (2001). Féminisme et théologie. *Raisons politiques*, (4), 133-146.

Savoy, L. (2019). Des groupes de théologiennes protestantes à Genève (1978-1998): entre espace de partage et laboratoire féministe. *Nouvelles Questions Feministes*, 38(1), 36-53.

Weil, A. (2017). Vers un militantisme virtuel ? Pratiques et engagement féministe sur Internet. *Nouvelles Questions Feministes*, Vol. 36(2), 66-84.

Yaguello M., 2002 [1987], Les mots et les femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine, Payot, p.258

Zolezio E., 2011, « Anonymiser les enquêtes ». *Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales, Interrogations*, pp.174-183.

ANNEXE

Annexe 1 : Guide d'entretien

Introduction et entrée dans l'entretien

Pour commencer, pouvez-vous vous présenter? (âge, profession, situation,...)

I. Rapport à la foi, à la religion

- Pouvez-vous me parler de votre relation avec la foi, la religion ?

Relances : âge baptême, communion, confirmation

- Quelle est la relation de votre famille, de votre entourage proche avec la foi, la religion ?

Relances : transmission par les parents ? la famille ? transmission aux enfants ?

- Si votre famille est très catholique, est-ce qu'il y a eu un détachement de cette influence ? si oui quand ? comment ?
- Si votre famille n'est pas catholique, qu'est-ce qui vous a amené à l'être ?
- Quelle est la place de la religion dans votre vie ?

Relances : quelles sont vos pratiques ?

- Suivez-vous la messe de manière consciente ?
- Faites-vous partie d'un groupe de prière/d'aumônerie ?

II. Rapport au féminisme

- Vous définiriez vous comme féministe ?

Relances : prise de conscience féministe ?

- Quelle définition souhaitez-vous donner au féministe ?
- Qu'est-ce qui vous amène à dire que vous ne l'êtes pas ?
- Nous allons reprendre les différentes valeurs que j'ai évoqué dans le texte de recherche de personnes concernées, vous pouvez me partager votre position sur chacune.
- *Le droit à l'avortement*
- *L'utilisation de la pilule, et de la contraception*
- *Le mariage homosexuel*

- *La prêtrise pour les femmes*
- *La déconstruction de la théorie du genre*
- *La lutte Queer*

- Si vous ne vous définissez pas comme féministe, à quelles valeurs adhérez-vous, qui ne sont pas celles défendues par l'Eglise catholique, et qui vont dans le sens de la lutte sociale pour les droits des femmes ?

Relance : Est-ce qu'il y a des valeurs auxquelles vous tenez, opposées à celles de l'Eglise, sur lesquelles il vous serait impossible de revenir ?

III. Négociation de la foi et des valeurs féministes

- Quel rapport avez-vous avec l'Eglise catholique ?
- Quel crédit donnez-vous à l'institution ?
- Si vous sélectionnez des éléments institutionnels, sur quoi vous basez-vous pour faire un tri ?
- Comment vivez-vous l'articulation des deux engagements ?
- Que peut apporter le féminisme à la foi ?
- Que peut apporter la foi au féminisme ?
- Que répondez-vous avec des personnes à la fois d'un cercle féministe ou d'un cercle catholique, avec lesquelles vous n'êtes pas en accord ?

Relance : arrivez-vous à vous positionner en désaccord ?

Relance : vous retrouvez-vous parfois en conflit ?

- Est-ce qu'en acceptant de faire un entretien, vous aviez cerné la dualité que je questionne, est-ce qu'elle vous parlait ?

Relance : Ressentez-vous quelque chose de particulier face à cela ?

Relance : vous êtes-t-il déjà arrivé de ressentir un malaise pendant une messe, une prière ?

- Si vous appreniez l'existence d'une association féministe et catholique, seriez-vous intéressée d'y aller ?

Relance : Comptiez-vous faire évoluer votre position, et chercher à intégrer des groupes plus en accord avec vos valeurs ?